

24

Anne Thériault

Recherche menée à L'L
de janvier 2021 à décembre 2025

Allô

Je t'espère au mieux.
Même si on ne se connaît pas.
Vraiment.

Je te remercie
d'être ici, en compagnie de cet objet.
Tu prends ce temps de vie,
et je t'en suis reconnaissante
de vieillir un peu avec moi,
là.

Dans les moments
des pages à venir,
tu es libre
de
sourire,
ou pas.
Saute des pages,
fragmente ta lecture.
Lis à l'envers, corps ou 24
Ou à rebours.
Fripe les pages,
les chairs de cet objet.
Tu vas voir, c'est l'*fun* de se permettre ça.
Défripe-les si le corps t'en dit,
ton passage sera indélébile de plis.

Amuse-toi surtout
à ne pas prendre ce qui vient trop sérieusement.
Ferme l'objet quand tu veux.
Reviens-y, si et quand tu en as envie.

Dans tous les cas, je t'invite à
respirer doucement,
ton corps t'en remerciera.

Pour t'accompagner dans 24

Se repérer dans mon écriture

Caractères en rose + en gras : concept d'importance relié à la recherche

Caractères en gras + en italique : terme inventé

Caractères en rose + en gras + en italique : concept ou terme à la fois important et inventé

***** : signe qui renvoie à l'annexe des étoilé·e·s

Caractères en rose : extrait de matières écrites durant la recherche



Territoire des matières

Chercher pour chercher	p.7
Entourée	p.12
Le vieillissement	p.15
À partir du vieillissement	p.17
Envers la vieillesse	p.19
Se mettre au travail	p.22
Des médiums autres	p.26
De la chair	p.30
Dimension son	p.43
Espace-s	p.51
Tressages multidimensionnels	p.60
Issues, fissures, failles heureuses	p.74

Annexes

1. Intitulés des résidences	p.77
2. Les étoilé-e-s	p.82
3. Références-livres	p.85
4. Référence-images	p.86



Là où s'est entamée cette recherche

J'aimerais travailler sur mon futur en tant qu'humaine de la danse. Je veux travailler sur l'idée de moi et mon corps futur. Je veux aborder l'âge, la vieillesse du corps qui bouge. Je suis fascinée par ça. Hantée et mystifiée par le vieillissement du corps.

Je désire imaginer mon corps futur, mon corps vieillissant.

Je veux fantasmer ma vieillesse.

Je souhaite créer des hypothèses de mon corps en mouvement à mes 50-60-70-80-90 années de vie.

À partir de mon présent, je veux imaginer mon futur selon différents axes : social, biomécanique, physiologique, hormonal, etc.

Une science-fiction physique sensible.

Changer mon focus de recherche dans un spectre différent, du passé à celui du futur.

Bribes des premiers écrits
avant même de me retrouver en studio

Maison
Vieux-Montréal
Mars 2020



Je chemine en compagnie de L'L depuis un petit bout de vie. Cette ultime étape *Traces* fait office de résidence 24 de recherche, ainsi que de dernier jalon à mon aventure avec L'L.

24 consiste en mes **cherches**, le plus souvent réalisées en studio.

Certaines prennent la posture de trouvailles, mais demeurent toujours aussi des recherches.

Diverses sont des réflexions et/ou des fragilités.

Tous ces éléments-matières font équations sensibles.

Ce sont des saillances, ou des failles, sous différentes formes et impressions.

Certaines sont plus radicales que d'autres. La majorité se retrouve dans un camaïeu de nuances, donnant l'impression parfois de redites, de répétitions.

Eh bien, la recherche, c'est aussi ça.

Plus on spirale, plus on précise, plus on se perd et plus il y a réitération de ce cycle.

Mais je suis convaincue qu'on se dirige quand même de plus en plus vers l'essentiel.

J'ai cherché, réfléchi, vécu, trouvé, perdu et retrouvé.

Un royaume ainsi surgit. Je ne sais pas d'où, ni vers où. Mais il existe, malgré son impalpabilité.

Mes *Traces de recherche* dressent donc une cartographie multiforme de cette épopée avec les médiums mots et images.

C'est émouvant et excitant d'ouvrir mes secrets, matières, questions, ratages, cheminements et découvertes de recherche.

Parce que oui, j'ouvre. Je dévoile et partage, en toute splendeur désordonnée, gestes, impudeurs, couleurs et éprouvés. Je ne retiens plus et cède* joyeusement.

Voici donc mon ultime chorégraphie de ce cycle de recherche possédant désormais 5 années de **vieillance**.

J'aspire ici à te partager tout cela. Je ne pense pas affirmer des vérités, mais le paysage d'une expérience réelle et approfondie.

De rendre compte avec le plus de respect et d'intégrité possible cette aventure parcourue.

*Isn't fun tout ça ?
We'll see*

Chercher pour chercher en compagnie de L'L, ça mange quoi en hiver ?

Quand tu entames ce processus-fleuve avec L'L, tu prends une posture de chercheuse en arts vivants.

Tu poses une question, ouvrant ainsi un champ qui pique ta curiosité. Et tu jardines en studio. Tu cherches et cherches.

Tu sais que tout va se déployer sur quelques années au moins. En tout cas, tu peux l'envisager, car tu es libre de fermer le cycle quand tu le souhaites. Cette recherche t'appartient.

Tu sais que tu seras en studio, seule, à « chercher pour chercher ». Un duo t'accompagnera et une structure aguerrie te soutiendra au long cours de ton expérience pour l'administration, le logement, les déplacements et +++.

Ça, c'est plus ou moins le format.

Déjà en soi, c'est *great*.

Néanmoins, une multitude de choses que tu ne sais pas se révèlent au fil de l'expérience, et c'est aussi là son merveilleux.

Je me permets donc d'insister sur cet élément phare que L'L défend : « chercher pour chercher ».

Qu'est-ce que cela signifie ?

Je tente d'allonger quelques pistes de réponses, car vivre L'L, c'est développer une signification personnelle de cet énigmatique énoncé.

À première vue, tu te dis :

« *Woah*, c'est *cool*, je peux juste chercher, il ne faut absolument pas trouver.

Trouver quoi ?

Une réponse, par exemple.

Génial.

Let's go !

On *fly* avec ça ! »

Ça enlève une **métapression**.

C'est ainsi que le travail s'entame réellement en dessous, par-dessus et à travers cette formule puissante. Et c'est dans sa pénombre que la profonde signification de cette formule prend tous ses sens.

Chercher pour chercher - résidence 1

C'est la fête ! Une libération de pratique comme tu le souhaites, sans obligation de quoi que ce soit.

Allez, tu te lances !

Tout en niaiseries, avec sérieux et confetti, vive la recherche !



Pour chercher chercher - résidence 7

Un an et des poussières plus tard, tu es déjà entrée dans ton propre labyrinthe. Tu avances, recules, ou fais du « sur place » ; tu ne sais pas si cela existe vraiment mais, du moins, tu le penses.

Tu te sens parfois bien seule.

Tu t'égares.

Parfois te vient cette impression d'avoir trouvé.

C'est plaisant sur le coup.

Ça donne l'impression que tu construis quelque chose.

Et le lendemain, tu découvres un autre élément qui démantèle la trouvaille de la veille.

Et tu t'enfonces de nouveau dans tes sables mouvants émouvants.

Rigueur, autodiscipline, procrastination, encouragement, obstination, patience, découragement, impatience, douceur, vide et auto-dérision ne sont là que quelques **pétulances** qui emplissent tes moments en cette recherche.

« Comment je m'appelle donc ? »

Ça, tu te le demandes souvent.

Chercher pour chercher pour chercher pour - résidence 16

« Mon doux ! » j'me dis.

Subsiste tellement de matières que les corridors de ton labyrinthe sont déjà tous aménagés.

Es-tu rendue *order* ?

Une impression cyclique s'est installée.

Plus tu évolues, plus tu constates que les matières refont surface, comme des rêves lointains qui reviennent te hanter.

Faire du bon, faire du poche, eille, tu t'en fous !

Bin un peu, tsé.

Tu n'es pas là pour qualifier ce qui jaillit. Tu y es pour saisir, attraper au vol ce qui se pointe via tes intuitions.

Si tu te trouves dans un état de disponibilité pour travailler, tu te sais être au juste endroit pour chercher.

Le temps (en ta propre compagnie), quant à lui, se chargera bien d'opérer le sens et la pertinence des surgissements de recherche. Tu as confiance en lui.

Bon, un autre stade arrive.

Ne plus éprouver la sensation d'avoir envie de trouver.

Bin, c'est pas exactement ça.

Tu as toujours la curiosité de découvrir, de déterrer et de redécouvrir. Cela crée en toi une sensation puissante de bien-être.

Mais si jamais tu trouves, après, que se passe-t-il ?

Tu passes à autre chose peut-être ? Imagines-tu.

Tu penses alors que tu préfères chercher.

Et peut-être parfois, avoir l'impression de trouver, pour t'enthousiasmer alors un brin.

Mais tu continues à chercher et à peut-être t'intéresser plus au contenant qu'au contenu finalement.

C'est une posture comme une autre, non ?



!!! C. P. C. !!! / résidence 24

Tu clos ici ce cycle de recherche en compagnie de celui qui lit à l'instant ces mots.

Et tu as vraiment un sentiment de contentement.

Tu es heureuse du parcours effectué.

Et tu estimes que le moment est juste pour le clore.

Cela dit, avec transparence, tu as déjà hâte d'ouvrir un autre cycle de recherche post-L'L, à partir de ces mêmes enjeux, désormais mutés.

« Chercher pour chercher » est devenu un de tes futurs et tu t'en enthousiasmes.



Bref

La notion de « bien faire », faire du bon, que *ça punch*, est très présente en arts vivants – du moins, dans une pratique de créatrice sans filet social, comme la mienne au Québec. Avec le temps, j'en suis arrivée à le percevoir ainsi.

Pour être transparente, ces éléments occupent toujours une place intrinsèque, comme une sorte de condition d'être, en moi. Je dois me parler intérieurement, et souvent, pour qu'ils ne prennent pas trop de place en recherche. C'est un ressenti complexe et profond, loin du raisonnement.

Mais avec L'L, ça cherche à être autrement.

L'idée ici est de chercher. Peut-être trouver, peut-être pas, mais de s'engager et de s'investir profondément sans retenue.

Et déjà, là, on se dispose vaillamment à **être recherche** ; sans autre but précis que celui de chercher. Donc, pas besoin d'absolument produire du « bon » ou que *ça punch*.

Y arriver exige rigueur, négociations et beaucoup de lâcher prise – du moins, c'est ainsi pour moi.

Être demande une justesse et une essentialité. Ce qui en résonnera sera juste et essentiel – enfin, je crois, dans la plupart des cas. Vivre cet épaississement* de vie, cette temporalité de recherche est d'une richesse inouïe.

Pendant 5 années de discipline et d'autonomie, je me suis dédiée à m'excaver artistiquement, en quelque sorte, sans que jamais soit prononcé par autrui croisant ma recherche : « C'est bon ça, c'est mauvais ou faible, tu devrais faire ceci, ça devrait *puncher* plus, etc. »

On m'a soutenue.

En cela, c'est inestimable.

J'ai vraiment l'impression qu'une transformation s'est opérée en moi, je suis passée de l'idée de faire recherche à être recherche.

En réside peut-être là une tranche de ma définition intime et personnelle du « chercher pour chercher ».

Entourée

Même si on se retrouve seule avec/face/dedans le studio, on n'est aucunement solo dans cette aventure. On est entourée ainsi qu'accompagnée et ce, à plusieurs niveaux, avec plusieurs humain·e·s gravitant, travaillant, cherchant au sein de la structure. Pour moi, l'expérience de L'L valse entre solitude et chaleur humaine périphérique. Duo pertinent à mon avis pour se faire face en contexte de recherche.

Comment juxtaposer mes découvertes, réflexions, interférences* et intercessions, tout en reconnaissant les gens, leurs réflexions, les expériences, conversations et lectures qui m'ont fait tant évoluer ?

Ci-bas, voici peut-être une piste.
Dans un ordre qui n'en est pas un.

de penseur·euse·s

Quelques ouvrages qui ont jalonné mon parcours avec L'L avec importance :

Pr Yves Agid avec *Je m'amuse à vieillir* – Le cerveau, maître du temps

Christine Jordis avec *Automnes : Plus je vieillis plus je me sens prête à vivre*

Dr Becca Levy avec *Casser les codes : la science de l'âge enfin décryptée*

Mungi Ngomane avec *Ubuntu, je suis car tu es : Leçon de sagesse africaine*

Caroline Schuster-Cordone avec *Le crépuscule du corps - Images de la vieillesse féminine*

Dubravka Ugrešić avec *Baba Yaga a pondu un œuf*

de témoins et de lieux où j'ai cherché

L'Auditorium de l'Abbaye de Forest, à Bruxelles

Felix-Antoine Boutin d'Espace Libre, à Montréal - partenaire de L'L

Guillaume Bariou et la gang du Nouveau Studio Théâtre de Nantes - partenaire de L'L

Céline Bréant et son équipe de La Comédie de Clermont-Ferrand Scène nationale - partenaire de L'L

Sylvia Courty, Cyril Crépet de Boom'Structur - Pôle chorégraphique de Clermont-Ferrand - partenaire de L'L

Cali Kroonen, Floriane Palumbo du Théâtre La montagne magique à Bruxelles - partenaire de L'L & **Christian Machiels**, de Pierre de Lune - partenaire de L'L

Danièle de Fontenay, Marion Gerbier, Angela Konrad de Usine C, à Montréal - partenaire de L'L

Stéphane Frimat du Vivat | spectacles à partager, à Armentières - partenaire de L'L

Francine Gagné de Circuit-Est, à Montréal - partenaire de L'L

Le Grand L'L, à Bruxelles

Christophe Haleb, Géraldine Humeau, Nicolas Beck de La Zouze - Dans les

Parages, à Marseille - partenaire de L'L

Toula Limnaios, Ralf R. Ollertz de la Halle Tanzbühne, à Berlin - partenaire de L'L

Thérèse Meaille, Bénédicte Raffin de Pôle 164, à Marseille - partenaire de L'L

Luc Paquier, Julia Cozic du Centre français de Berlin, à Berlin - partenaire de L'L

Le Petit L'L, à Bruxelles

Yves Shérif et Louise Michel Jackson du Third Floor, à Montréal

L'Atelier, à Marcq

Louis Ziegler de La maison de Boussan - partenaire de L'L

L'équipe et les inoubliables artistes de la Cie de l'Oiseau-Mouche, à Roubaix

- partenaire de L'L

d'autres lieux inspirants au Québec,

où j'ai cheminé en solo

L'île Notre-Dame, à Montréal

Est-Nord-Est, Saint-Jean-Port-Joli, Québec

L'Abbaye, St-Benoit-du-Lac, Estrie

d'accompagnant-e-s et de l'équipe de L'L

Une des constances essentielles de cette aventure, leur présence, leur brillance.

d'artistes

Ciels avec qui j'ai partagé, hors studio, la vie, l'amitié ou une ponctualité vive lors de mon parcours. Une préciosité.

Paola Pisciotto, chercheuse à L'L

Natacha Romanovsky, chercheuse à L'L

Mehdi Mojahid, chercheur à L'L

Léa Rault, chercheuse à L'L

Christophe Le Blay, chercheur à L'L

Julien Herrault, chercheur à L'L

Jihyé Jung, chercheuse à L'L

Ludovic Gayer, artiste sonore

Stéphanie Chêne, auteure-chorégraphe-metteure en scène

Katia Petrovitch, artiste-performatrice

Peter James, artiste-performeur

de spéciales-aux

Il y en a ainsi qui nous émeuvent de cette façon, sans trop savoir pourquoi :

Les Liftings, compagnie de danse amateur pour danseuses entre 50 et 80 années, à Clermont-Ferrand

Louis Bouvier, artiste plasticien, à Montréal



On m'appelle Anne.
Je suis une femme
Multipliées de 44 années de vie,
Âgée,
De mon âge
Âge moyen pour certaines
Senior pour d'autres
Vieille ou jeune pour toi ?
Ça me déroute, et me fait rire en mêmes temporalités.
Dans tous les cas, le vieillissement me bouleverse et me déplace.
Et je t'invite à bouleverser avec moi.
Bougeons ensemble, avec.
Au travers d'idées, d'expérimentations, de lectures, de découvertes, d'écoutes et de
dances, je développe une manière d'être au monde en ce territoire qui s'expand, avec
comme point d'initiation, le vieillissement.

Résidence 22
L'Atelier
Marcq
Novembre 2024

Le vieillissement, ça mange quoi au printemps ?

Le **vieillissement** n'a pas d'âge. En fait, n'étant pas relié à un âge spécifique, ne serait-il pas de tous les âges ?

Peut-être bien.

À partir de ce phénomène, j'édifie une recherche.

Pour moi, il est processus, mouvement perpétuel et un de nos compagnons de vie-fleuve. Comment, à partir de cette idée que nous vieillissons incessamment, mon écriture vivante en est-elle affectée ? Comment suis-je mue par le vieillissement ? De quelles façons s'entrelacent ce duo de vie et de recherche autour de ce phénomène immuable, et pourtant en mouvement continu ?

C'est hyper stimulant de se pencher sur une quasi-invisibilité si fondamentale de la vie. Je me mets à l'écoute ; de mes oreilles aux orteils, mon corps tend vers.

Ici, en ce territoire*, je ne m'intéresse pas qu'au vieillissement extrême, mais à toutes ses formes existantes.

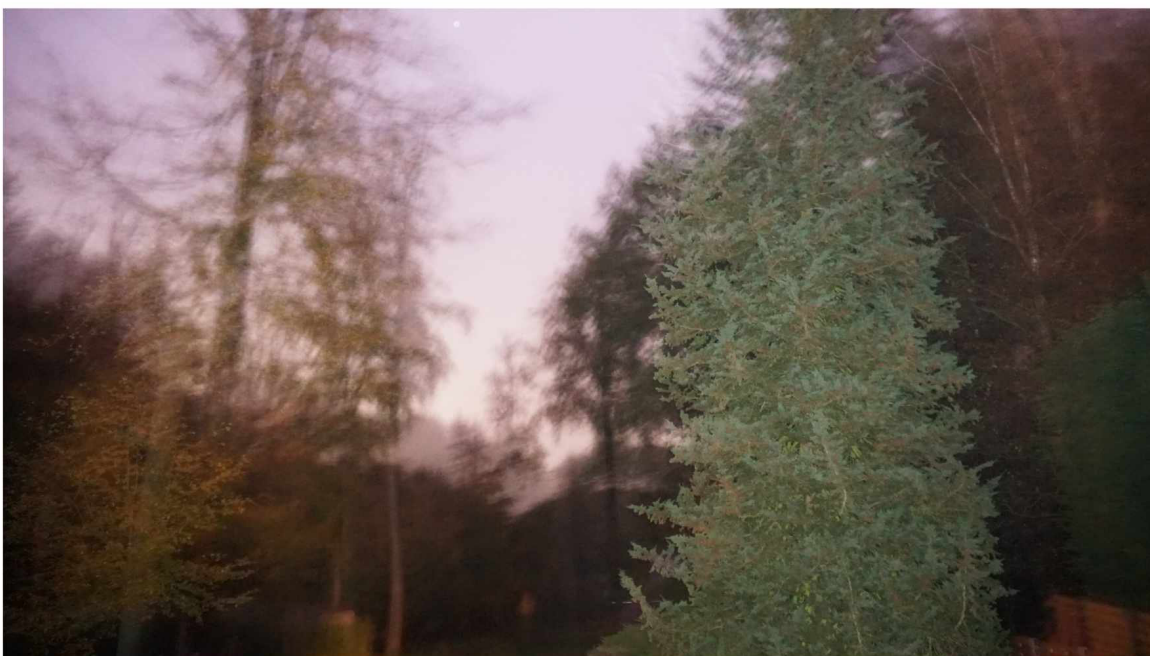
Je m'intéresse à tous les âges du vieillissement**, car ils existent. Toute notre vie, nous développons une relation multiple et complexe avec ce phénomène. J'ai envie de le célébrer. Puisqu'il existe, pourquoi le nier ? Le repousser ? En avoir une si grande frousse ?

Plutôt l'embrasser.

Le *frencher*.

À partir de ce mouvement, je déploie une forme de vie qui écrit la vieillesse de façon plurielle.

Le vieillissement devient chorégraphique. J'accepte que ce mouvement me fasse évoluer et donc m'altère, de l'intérieur comme de l'extérieur, dans un glissement long et lent, empli de surgissements***.



À partir du vieillissement, plus précisément, ça mange quoi en été ?

Je pense qu'il est pertinent ici que j'explique en quoi consiste pour moi cette idée de chercher avec l'énoncé « **à partir du vieillissement*** ». Et non simplement « sur le vieillissement », par exemple.

À cette fin, je me dois de rebondir vers l'arrière pour mettre en contexte d'où cela provient.

En 2021, lorsque j'entame cette recherche, je suis curieuse envers la vieillesse**. Je ne la connais qu'avec une certaine distance. Ce n'est pas quelque chose que je crois vivre encore. Je suis enthousiaste de me pencher sur ce sujet en toute liberté artistique. Je veux la rencontrer, même si elle ne cogne pas encore à ma porte puisque je suis une humaine ayant alors à peine 40 ans.

Je plonge dans la recherche.

J'apprends énormément, je découvre. Toute personne a une opinion de la vieillesse. Cela est notre futur potentiel à tous·tes, si la vie nous permet de nous y rendre. Je découvre également que c'est une sensation intérieure qui n'a pas d'âge. Et que c'est un sujet si fragile qu'il en est tabou.

Je réalise ainsi que je m'intéresse à un sujet sur lequel je n'ai pas beaucoup d'agentivité. Je ne vis pas vraiment encore la vieillesse, quoi qu'être une danseuse de 40 ans me rapproche du statut de senior – tout est une question de point de vue. Cela dit, j'adore découvrir la vieillesse sous toutes ses formes, entre autres théoriquement. Le champ de la **gérontologie** me fascine.

J'estime que beaucoup ont à dire et à témoigner pertinemment sur ce phénomène et j'abonde en ce sens. Je me sens alors un peu *off* par rapport à comment, moi, chercheure quarantenaire, puis-je simplement m'inscrire au sein de cette vastitude thématique, et avec poids ?

Bien évidemment, je reste immuablement convaincue de la pertinence de se pencher sur ce sujet.

Mais comment ? Là, pour moi, persiste le mystère, et cela ne me quitte pas pour une longue période. Mon intuition oscille d'injustesses.

Cela me prend 2 années pour comprendre comment me positionner heureusement en ce terrain de recherche.

Cela advient au moment où je constate que mon intérêt se tourne vers l'action de vieillir.

Pourquoi ?

Parce que vieillir, c'est du mouvement.

Je peux donc percevoir le vieillissement comme une sorte de méta-chorégraphie ; faisant ainsi référence à un de mes champs de spécialisation.

La recherche prend un de ses essors.

Tout le monde vit le vieillissement, même s'il se trouve invisible et/ou nié ; c'est une mouvance universelle, perpétuelle et réelle.

C'est si simple à dire, mais pour moi de le positionner ainsi s'avère une révélation sensible.

Un monde à chercher s'ouvre alors.

Et donc, à partir de cette idée, je décline et déploie de multiples réflexions et actions en studio.

Car oui, mon désir est de me sentir libre d'agir, de réfléchir, et non prise entre des concepts qui me semblent distaux.

C'est à cette fin qu'avoir comme point d'initiation ce phénomène (le vieillissement, plutôt que la vieillesse) ouvre à une multiplicité de possibilités à venir.

Conséquemment, si je pars du vieillissement, j'aboutirai nécessairement ailleurs. Mes actions et réflexions seront descendantes de ce phénomène et voyageront pour ouvrir des horizons rhizomiques.

Le vieillissement consiste en mon début et non ma finalité.



Envers la vieillesse, ça mange quoi en automne ?

Suite à l'ouverture de cet enjeu d'importance, un autre élément tend à se spécifier avec le temps, me permettant alors d'encore plus déterminer le territoire de la recherche.

C'est ainsi que j'amène ton attention ici sur le terme **vieillesse**.

La curiosité que je porte envers la vieillesse est un des déclencheurs à toute cette aventure. Elle prend une place significative ici. Les données que je récolte au cours des 3 premières années en sont entre autres héritières. La vieillesse reste en cette recherche un point de référence.

C'est un modèle de façon de vivre sa vie, peu importe l'âge.

Un champ sur lequel je ne me lasse pas de chercher, de découvrir et d'apprendre encore à ce jour. Mais au sein du terrain que j'ouvre avec L'L, je choisis de m'éloigner de ce qu'on appelle « vieillesse ».

Lorsqu'on évoque ce temps de vie, on fait souvent référence à l'idée d'un état : l'état de la vieillesse. Pour moi, un état est une condition, une manière d'être durable. On peut même se référer à une idée géographique. Un état ne bouge ou ne se déplace pas, du moins pas à grande échelle. En ce sens, je choisis de créer une distance ici entre le concept du vieillissement, qui est un geste continu, avec celui de vieillesse, qui est plus stagnant.

Je tends vers le mouvement, le déplacement.

Je choisis le vieillissement.

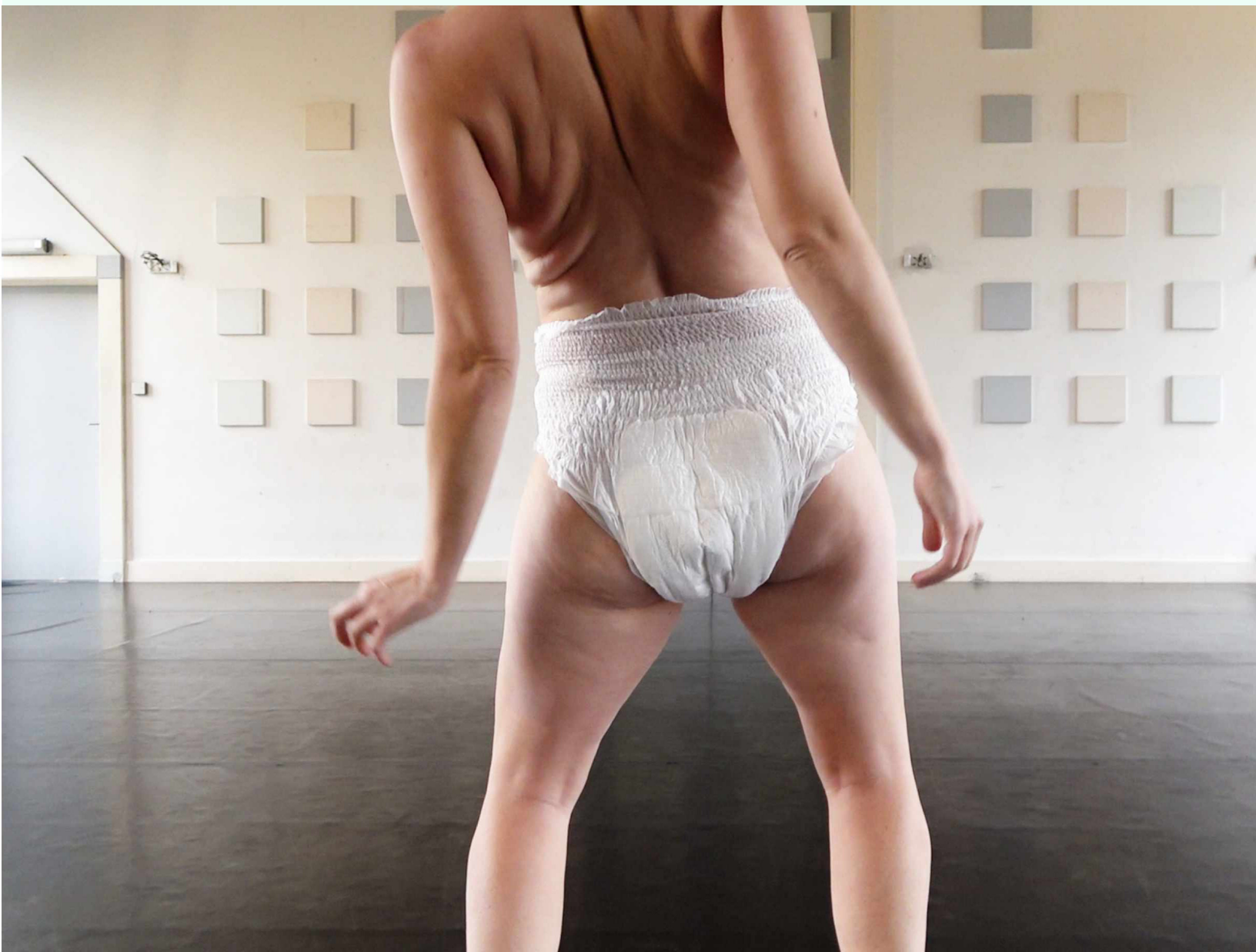
Tout simplement.

C'est par la suite que ma réflexion sur le vieillissement s'étend : toutes et tous vivons et vieillissons ; le vieillissement est une question de tous les âges, intergénérationnelle. Oui, bien sûr, la première période de vie se manifeste avec l'idée de croissance, mais ensuite, on vieillit et cela depuis très jeune en somme.

That's it !

On vieillit donc beaucoup avant même de se retrouver dans la vieillesse.

Également, il est crucial pour moi d'établir une distance entre les deux concepts, car j'ai simplement envie de pouvoir percevoir le vieillissement comme tel, sans biais ; pour ce qu'il est. Sans l'ajout de la vieillesse avec qui il se retrouve souvent en binôme, et en bonus avec la maladie qui n'est pas loin dans l'équation. La vieillesse, la mort, la maladie, le vieillissement sont distincts. Ils peuvent être reliés, mais ne sont pas absolument indissociables.



Sur une feuille,
scotchtappée
à la porte du studio,
des mots écrits à la main
pour tes yeux

Nous vieillissons ensemble, à l'unisson, dans ce long geste dilaté et fragmenté. N'est-ce pas formidable de simplement se dire que par le vieillissement nous sommes uni-e-s ?

Alors j'invite qui le souhaite en cet espace performatif, littéraire.
On est avec, ensemble.

On ne fait pas que regarder, on entre dans cet espace, on y est le-s bienvenu-e-s à être de la façon qu'on le souhaite, avec tous ses sens, de près ou de loin. Il n'y a pas vraiment de frontalité sociale et spectaculaire.
C'est fragile, sensible, humoristique, long et court à la fois.
Nous, tu vieillis avec moi.

Je t'ouvre le cœur de cette recherche,
tu vas suivre mes cheminements de corps, de pensées
et de sensible qui se relaient,
se coupent, se tressent, se confrontent, se contredisent, en finissant par se recouper.
La recherche, comme le vieillissement ça ressemble à tout,
sauf à un chemin linéaire.

Résidence 21
Petit L'L
Bruxelles
Automne 2024

Se mettre au travail

Afin de parvenir à développer des façons de me mouvoir en studio, de faire surgir des matières, je développe au fil du temps une forme de dispositif ordonnancé d'actions.

Au départ, sans avoir nécessairement des mots qui me viennent, j'ai des intuitions, des biais provenant de mon expérience de vie, des pulsions, des idées et des choses que je pressens.

C'est entre autres pour cela que, chaque journée de recherche, j'ouvre la période d'expérimentations avec l'**écoute profonde** – une pratique essentielle à la mise en marche de la recherche, que je préciserai davantage ci-bas, et que j'appelle « pratique de la galerie ».

Ce premier geste opère à me rendre disponible pour chercher. S'ensuit alors un champ d'essais en studio tout en disparité. De là, affleurent des réflexions, des éléments pertinents, d'autres soubresauts d'idées à conserver ou pas. Cela s'accumule et s'approfondit avec le temps défilant. Je tente ensuite de consigner tout cela en mots, en sensations et/ou en images.

Le champ des transformations opère alors.

Certains éléments se répètent, s'affirment. Les expérimentations trouvent leurs signifiants, et évoluent vers d'autres réflexions. Les pratiques mutent parfois en procédés d'écriture vivante. Les lectures migrent vers des essais concrets en studio. Des croisements de réflexions, de sensibles et d'actions s'activent pour se redéfinir et/ou devenir autre.

Au bout de quelques semaines, la résidence se clôt, arrive alors un temps de jachère qui permet de laisser flotter et dériver tout cela pendant quelques mois.

Les actions en studio cessent, je retourne à ma vie quotidienne. Je prends ainsi une distance avec la recherche, avant de la retrouver la résidence suivante.

Et cela s'enfile au fil des années.

La pratique de la galerie se révèle être une sorte de portail pour accéder à un état de disponibilité d'être en recherche.

Elle est de toutes, la première action que je pose à tous les jours, en arrivant en studio. Toute simple et complexe à la fois.

Avant d'aller plus en profondeur, je t'explique d'où émerge cette pratique.

Elle provient d'une image de jeunesse où moi, Anne, l'enfant jouant sur ma rue à tous les imaginaires du monde, observe jour après jour, du coin de l'œil, mon grand-père assis sur sa galerie, se berçant au vent, regarder la vie advenir, en silence ou en fredonnant des petits airs tout bas.

Une « galerie » chez moi, au Québec, peut désigner un balcon, une véranda, une *bay window*. La pratique que je nomme « de la galerie » se rapproche ainsi de l'expression « scèner su'l porche » : s'asseoir confortablement dans sa chaise, parfois berçante, sur son balcon, à l'avant de sa maison, pour témoigner de la vie et du temps qui passent devant soi ; rester là, des heures durant, jour après jour.

Retour à ma jeunesse.

Oui, j'ai la chance que mon grand-père paternel habite à 3 maisons de la mienne. Bien qu'alors je ne comprenne pas la raison de s'asseoir à ne rien faire, je me dis : « peu importe, j'aime et admire grand-papa Philippe* ». »

Il m'appelle Joséphine en riant parfois...

Jamais su pourquoi.

Mais ça me fait sourire.

Tout est *swell*.

Cette image de mon grand-père sur la galerie à quelque part me réconforte et me fascine encore à ce jour. Désormais, je perçois cet acte tout autrement, avec **veillance** et sensibilité. Prendre ce temps à la fois pour témoigner de la vie qui évolue tranquillement, tout en se tournant vers son intériorité, et accepter cette valse du *in and out*.

Cette pratique, que je développe depuis mes premières résidences à L'L, porte en elle cette idée d'écoute profonde. Écouter, tant ce qui advient autour de soi que ce qui résonne de l'intérieur. C'est une forme de négociation qui tente de raccorder** ces 2 dimensions pour ouvrir à une forme de disponibilité aux mondes, un être en **syntonie**. Mon intérieur devient transparence et je récolte au vol ce qui émerge, me permettant ainsi de créer des alliages réflexifs, sensibles et somatiques.

C'est une manière d'être au lieu.

Patience et laisser-aller.

Mettre en mineur le sens du « devoir faire » et tendre l'oreille avec tout son corps.

Cette pratique est un tremplin pour s'activer ensuite, ou pas, mais, dans tous les cas, se rendre disponible pour chercher, vivre.

De là, se déploient d'innombrables actions à investir, des idées à décortiquer. Être là simplement pour éprouver et s'épivarder à des attentions inusitées.

Je fonds.
Comme une sensation de disparition volontaire.
Laisse-toi absorber par l'espace, par ce qui entoure.
Entends-tu tes propres profondeurs ?
Love-toi au lieu.
Rien, ne provoque rien.
Deviens ombre.
Écoute et cède aux jaillissements advenant.

Poétique de galerie
Résidence 10
La Maison de Boussan
Septembre 2022



Le **bricolage** fait écho à la pratique de la galerie. Il prend forme dans de petits travaux manuels que je concocte en studio.

Je pense ici aux multiples manipulations effectuées avec différents papiers et aux esquisses dessinées à même les planchers, les tableaux et/ou sur les murs, avec des craies. Je pense également aux petites métamorphoses des objets confectionnés du quotidien. Pour moi, ces gestes de bricolage sont aussi des manières de prendre soin d'un lieu, de l'écouter, de travailler avec sa lumière et sa forme naturelle et à la manière dont je peux l'habiter. L'action manuelle m'aide à me rendre disponible au travail, comme une forme de petite danse fonctionnelle où je fabrique, rafistole et/ou dessine avec les éléments m'entourant. Tout en m'affairant, cela m'aide à laisser aller mes réflexions et à créer de nouvelles connexions ; entre ce que je fais, ce que je ressens et les réflexions qui fusent. Ce que j'apprécie également est que cette façon de faire se pose concrètement en studio et s'intègre au langage en construction de la recherche. Danser, bouger, réfléchir et bricoler se tressent afin de faire survenir la matière. Ces actions se fondent l'une en l'autre, laissant la place à l'excavation du sensible en matériaux concrets et vivants.

Dans un autre temps, je développe en résidence une manière très personnelle de lire, que je nomme la « **pratique de lectures croisées** ». Je sélectionne 3 ouvrages que je

lis à relais, tous les jours, en parallèle au temps imparti en studio. Un ouvrage est généralement lié au vieillissement, un autre à la pratique en art contemporain et un troisième à la fiction (généralement liée à mon sujet, mais pas forcément).

Ces lectures croisées, effectuées intensivement, ouvrent un terrain où les mots, les réflexions, les récits se mélangent dans ma tête et conséquemment au plateau. Cela me fait percevoir autrement les choses, en dehors de mes chemins habituels de pensées. Cela m'amène dans des flous, des nuances, des terrains inconnus lors de mes expérimentations.

J'adore.

Cela me calme aussi de lire, créant une autre densité de corps.



Des médiums autres

Je baigne dans les arts vivants depuis plus de vingt ans.

Je ne suis pas photographe de profession, encore moins vidéaste.

Cela dit, dès mes premières résidences, j'ai le désir d'archiver, de prendre au vol des moments d'intimité de recherche.

Sans but précis.

La photographie et la vidéo sont des pratiques découlant de celle de la galerie. Une forme de prolongement même, servant à imprimer mes mémoires de recherche.

Aux balbutiements de l'aventure, je suis timide de m'engager dans ce genre d'action.

Toutefois, étant seule en studio, « *go Thériault !* », j'me dis.

Ainsi, ces façons d'enregistrer le vivant se spécifient et deviennent, pour plusieurs raisons, des partenaires de recherche, et plus encore.

La **photographie** renvoie à l'aspect pris au vif de l'aventure. Les images sont des *blueprints* des petits moments de résidence. J'effectue quelques séries de photos, notamment sur la lumière des lieux, et aussi beaucoup avec des **fragments** de corps. J'apprécie l'idée de la série d'images sur un même sujet. Cela permet de diffracter un élément en plusieurs ; de le fragmenter et donc, de pouvoir l'observer différemment.

J'apprécie aussi le mouvement que cela implique d'aller chercher une parcelle de corps en image, en l'occurrence une de mon propre corps. Une conversation somatique entre ce que je cherche à saisir et comment mon corps doit se mouvoir pour y arriver : les mouvements du photographe entrelacés à ceux du sujet ; une valse non-verbale ; mille et une spirales physiques, avec un bon dosage d'activité musculaire et de force statique qui se négocie du centre aux extrémités. Tout cela amène une qualité spécifique aux images.

Le jeu des intensités lumineuses que l'appareil photo offre me fascine. Cela me ramène à l'image de « l'enfant-lumière » de Marseille, lors de la résidence 4. Dans un exercice de photos du studio aux premières lumières du matin, pointe magiquement une apparition en forme d'enfant lumineux (uniquement visible sur une des photos de la série). « L'enfant-lumière » se manifeste et m'ouvre une perspective de réflexions et d'actions sur les notions d'apparition et de disparition. De là, la figure du spectre fait son entrée dans la recherche, avec celle de l'au-delà, d'un autre royaume co-existant avec le vivant. C'est mystérieux, un peu comme nos futurs. C'est également un des premiers clins d'œil à la **multiplicité des âges** qui s'installe en ce territoire.

En somme, la photographie se positionne en majeure, comme un écho aux fragments de vie : une parcelle de souvenir, un moment vif et banal dans la vie intime d'une recherche.

A priori, le médium de la **vidéo** me sert d'archivage à la recherche. Puisque je suis solo en studio, mettre dans l'espace une caméra-témoin se révèle une bonne stratégie pour conserver les moments de travail. Cela dit, rapidement, je m'accapare la caméra et, naturellement, je concocte de petits films. Sans scénario, je prends la caméra et bouge avec, comme je le fais avec l'appareil photo. En toute simplicité, je **joue avec**.

Dans un second souffle, lors de la résidence 12, après 2 années de recherche, je regarde en rafale tous les moments vidéo, archives et films que j'ai concoctés.

« Y en a une tonne », j'me dis.

Instinctivement, je me mets à faire une multitude de captures d'écrans des archives vidéo des 11 premières résidences. Je suis fascinée par ce que je perçois. Des moments que je vois pour la première fois.

Je ris. Je pleure.

Je me dois de capter l'essence de ces instants spontanés. Photos et vidéos s'entremêlent alors.

De l'intimité, de la sensibilité et de la fragmentation émanent de ce mélange.

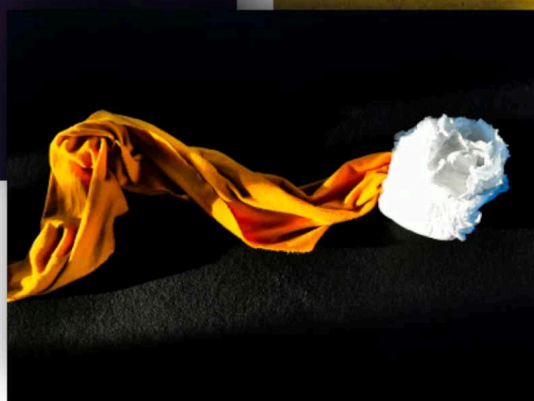
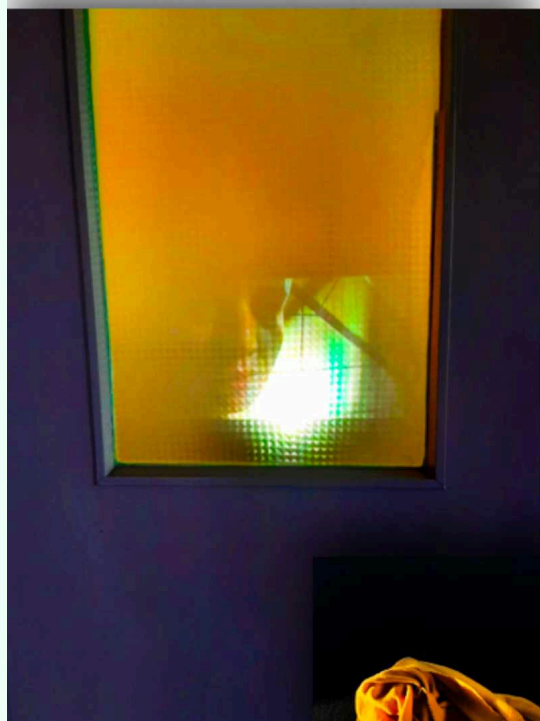
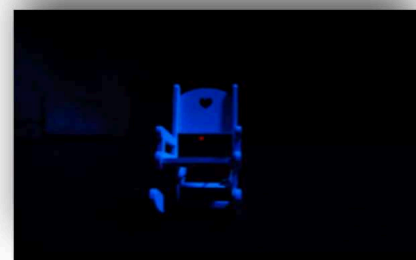
Je constate que ce médium m'aide aussi à creuser autrement. Par exemple, je travaille en proximité avec la caméra, un travail exacerbé sur la chair, comme une forme de paysage charnel.

Gros plan sur l'infime.

J'utilise parfois aussi la vidéo pour qu'elle ne serve qu'à des fins sonores. Je concocte des bandes sonores à partir de vidéos à l'aide d'un logiciel de montage. Je n'exporte que le son sur cassette ou en mp3. Ce n'est pas du son de haute qualité, mais il s'y trouve une véracité que j'apprécie. Et cela fait écho au vivant, aux moments réels en recherche.

Le son danse.

La vidéo s'installe au sein de l'aventure comme un support intime à la recherche, comme la photo. Une manière de voir et de traiter le corps. Elle est vraiment un outil de travail qui supporte l'écriture vivante que je tisse, même si je peux l'envisager comme une forme d'écriture à part entière.



Écrire (avec les mots) dans le contexte de cette recherche se déploie sous plusieurs formats et pour différentes raisons. Contre toute attente, écrire me procure un sentiment d'apaisement. Moi qui, avant cette aventure, avais la frousse d'écrire, de m'exprimer avec les mots, surtout en terrain artistique.

Écrire me sert principalement d'outil à éructer ce qui doit sortir sans que je sois capable de l'exprimer somatiquement.

En studio, mon cerveau bouillonne d'idées, d'intuitions, d'éléments flous et/ou non verbaux, de sensations accumulées. Besoin que le chaos intérieur s'exprime, car ça peut parfois bien tempêter en studio. Et donc, prendre un crayon et un papier pour le vomir, l'expulser me fait toujours un grand bien. Cela sort généralement avec empressement, fougue et pétulance. Parfois poème, parfois dessin ou même via le chant : plus j'écris, plus la sensation de calme s'expand en moi.

Ce bouillon arrive toujours à un ou plusieurs moments en résidence, plutôt vers la fin. Comme si toutes les matières et éléments étaient en moi, évanouis ou survoltés, mais n'arrivaient pas à trouver la bonne équation d'agencement. Et c'est ainsi qu'en propulsant les mots sur une surface (papier, plancher, tableau, ordinateur) dans des formes éclatées, je me permets d'exprimer plus directement et clairement ce qui se cherche.

Opère alors une balance inusitée entre ce qui s'est déposé en mots-dessins, les autres matières et celles que je retiens encore en moi.

Écrire désormais m'adoucit.

Au fil du temps des résidences, je constate que mes éruptions de mots multiples infiltrent le plateau. Ces écrits flottent parmi le territoire de ma recherche et viennent se déposer au travers de l'écriture au plateau qui advient. Les mots prennent leur place. Je les imprime et les dispose dans l'espace. Ils deviennent parfois des adresses, aussi de petits actes poétiques. Ces mots, phrases, chants me hantent. Je les fredonne en studio, seule. Certains épousent la forme de mantra. C'est comme si ces mots, fragments de phrases, à force de les répéter et de les faire résonner en les chantant, prenaient corps et se déposaient dans l'espace. L'écriture avec les mots devient un médium en cette recherche et un objet que je peux aussi envisager à part entière.

De la chair

Je bouge avec et à partir d'elle.
Publique et intime à la fois.
Permanence de la recherche :
La chair.
Vieillissante.
Elle recèle les lignes de vies, exhibe les saillances,
se plie.
Ride
du lion.
Patte d'oie.
Cicatrice.
Vergeture.
Cellulite.
*And so on,
and on.*
Bouger ici,
à partir de l'idée que la chair avance en âge,
change sous le poids de la gravité, se plisse, ondule, se fripe.
Elle est cette limite et à la fois frontière où se rencontrent les royaumes de l'intime,
du sublime, de la vulnérabilité, des sensibles, et de la vie externe comme interne.
C'est par cette membrane, que le corps reçoit une richesse d'informations; par une
accumulation d'indicibles et d'infraliminaires.
Édifier un travail de fond avec la surface du corps.
Un défi.

Medley d'écritures

Résidence 21

L'Atelier

Marcq

Automne 2024

L'instinct de travailler avec la surface de la peau arrive assez tôt. La **chair** est un témoin visuel du temps qui avance. Il m'est alors curieux et palpitant, voire inusité, d'initier un travail à partir de la peau à l'avant-plan, en tentant de diminuer une action franche et volontaire des muscles du corps.

La peau possède un **poids** particulier. J'aime l'idée qu'on ne contrôle pas totalement ses mouvements. La danse des chairs jaillit en dehors d'un travail que j'ai été habituée à incarner. C'est probablement une des raisons qui me font plonger dans cette hypothèse de mouvance d'entrée de jeu.

Conséquemment, plusieurs habitudes, comportements, actions et réflexions prennent place et racines : **le pli, le glissement, le bercement, l'étirement, la bascule.**

À partir du champ du vieillissement, en passant au travers de ma personne, ces vivaces jaillissent et osent se frayer leur chemin de vie au sein de cette recherche.

Dès les premiers instants de l'aventure en studio, je réalise aussi que je m'intéresse à l'idée d'un corps plutôt fragmenté.

Les extrémités sont des points d'intérêts, en général. Les **maines**, les **poignets**, les **chevilles**, les **pieds**, les **orteils** et même les **ongles** deviennent des importances qui s'imposent tout au long de ce processus. Le corps en fragments est matière. Il est vieillissement.

À cet intérêt pour les extrémités, 2 **exceptions** jalonnent cependant la recherche en studio. Je choisis donc de te partager un peu plus en profondeur mon chemin en leur compagnie.

Première

Le **sein** est le partenaire exemplaire en cette démarche à partir du vieillissement et de la peau. En effet, il ne contient aucun muscle. Il est chair, et plusieurs autres choses, mais on ne peut contrôler son mouvement. Le sein est également l'organe du corps qui vieillit le plus rapidement. C'est assez fantastique de penser qu'en soi, en son propre corps, il se vit plusieurs vieillissements, sous différents rythmes. Et pas question de les cacher, ou de les exhiber à outrance sous leur meilleur angle. Plutôt travailler avec.

Deuxième

Le **dos** comme espace de travail se pose en cette recherche assez tôt, dès la résidence 4, à Marseille.

Le studio, tout en tons de beige, se rapproche de la couleur de ma peau, me donnant cette impression qu'il m'absorbe. Immergée dans ce camaïeu de **beigitudes**, j'écoute le lieu, son calme. Je regarde ses nuances chromatiques soulignées par la lumière qui entre par les fenêtres. Je ressens les craquements sonores de son plancher de bois. Je me fonds au lieu.

Je découvre en chemin, quelques résidences plus tard, un joyau avec la saisissante perception du temps des Aymaras*, peuple ancien et autochtone des Andes. Pour elleux, le futur se trouve derrière soi, caché. Tandis que le passé se retrouve devant soi, dévoilé.

« Trop génial », j'me dis.

Cela présente une forme d'inversion de ce que j'ai toujours perçu du temps. Ça m'amène autrement dans le mouvement. Comme je porte une attention plus particulière ici au futur (notre propre vieillesse d'entrée de jeu), l'idée qu'il ne soit pas dévoilé et qu'il se trouve dans le dos fait résonner beaucoup de paramètres déjà présents.

Mon corps s'engage dans une forme de spirale continue au sens involutif. Cela m'invite à donner une force à la présence du dos, à le déployer comme entité à part entière et à faire jaillir un langage propre à partir de lui. Le mouvement de la rotation, de la spirale, le rapport au cycle s'installent, et le dos s'offre en puissance.

Il est un terrain vaste de peau. Il n'est pas un repère d'âge habituel. Il est un écran de chair sensible. Pourquoi ne pas donner la majeure au dos, à son expression, à sa chaleur ? Que l'on puisse s'attarder à autre chose qu'au visage, à une présentation frontale, sociale.

Dévier la frontalité.

Le dos offre une autre forme d'espace, d'expression et de mouvement multi-âges.

Offrir le dos.

Être,

de dos.



L'action de plier sa chair est, à l'instar du processus de vieillissement, omniprésente dans nos vies. Je danse, je bouge, je plie et déplie constamment. Cela devient donc une action essentielle, comme dans la vie. Elle est cependant conscientisée en ce territoire. Je plie et replie dans mes chairs. De par la gravité, j'en ressens les effets sur la surface de mon corps.

Apprécier cette sensation de plis multiples.

Un autre défi.

Qui devient un référent.

Mes plissements deviennent ce vers quoi je tends, afin de faire advenir des danses. Et ce, malgré la potentielle dissonance esthétique que cela peut insuffler à mon image corporelle.

Plis de cou
Rides de visage
Pli de sein,
de dos
Cellulite de ventre,
de cuisse
Lignes des mains
Toujours plus de plis,
toujours vieillir,
toujours vivre.

Je m'amuse à ouvrir le **spectre du pli** ;

déplier les plis de mes chairs pour replier les réflexions et friponner mes lignes de corps à en plisser les yeux.

Se joignent alors les idées autour du **bercement** et de la **bascule**. Avec le phénomène de la **gravité** par lequel les plis adviennent, ainsi qu'avec ces 2 concepts, il se forme une négociation des poids particulière. Dans le bercement se cachent la bascule et les **oscillations** du poids, ainsi que la négociation des équilibres.

Travailler sur et avec les différents poids en ce sens s'avère un outil hyper pertinent dans l'idée de faire rayonner la multiplicité humaine : plusieurs états et couleurs peuvent jaillir – et provoquer heureusement d'autres modes d'écriture vivante. Je vais à la rencontre de ces négociations et embrasse l'idée d'un espace ouvert, où la chair expose d'autres façons de se mouvoir et d'être mue.

L'action de se bercer me fascine. Elle se rattache à cette image que j'ai de mon grand-père sur la galerie, évoquée précédemment. Il se berce. Enfant, je fais le constat que beaucoup de personnes vieillissantes se bercent.

J'ai envie de plonger dans cette action banale qui semble devenir un rituel doux du quotidien. C'est ainsi que j'aborde la recherche avec cette idée derrière la tête et le corps.

Bercer,

se bercer.

Avec une chaise,

sans chaise.

Peu importe, tout est sujet à dégoter des façons de recréer ce mouvement.

Ça calme.

Ça prend un certain temps.

Le mouvement finit par se générer seul, c'est l'impression que j'en reçois. Je fais bouger mes fluides dans un va-et-vient léger. Mon corps, âgé de son âge, se berce. Une chaise pliante, qui elle aussi berce mon corps âgé.

Dans un balancement des instants.

Tout en développant cette pratique en studio, je tombe sur un article qui explique qu'on peut souvent observer les personnes plus âgées vaciller sur elles-mêmes lorsqu'elles sont assises, et cela, sans chaise berçante. Cela semble être un réflexe du système nerveux pour contrer le sentiment de solitude.

Des larmes perlent sur mon visage.

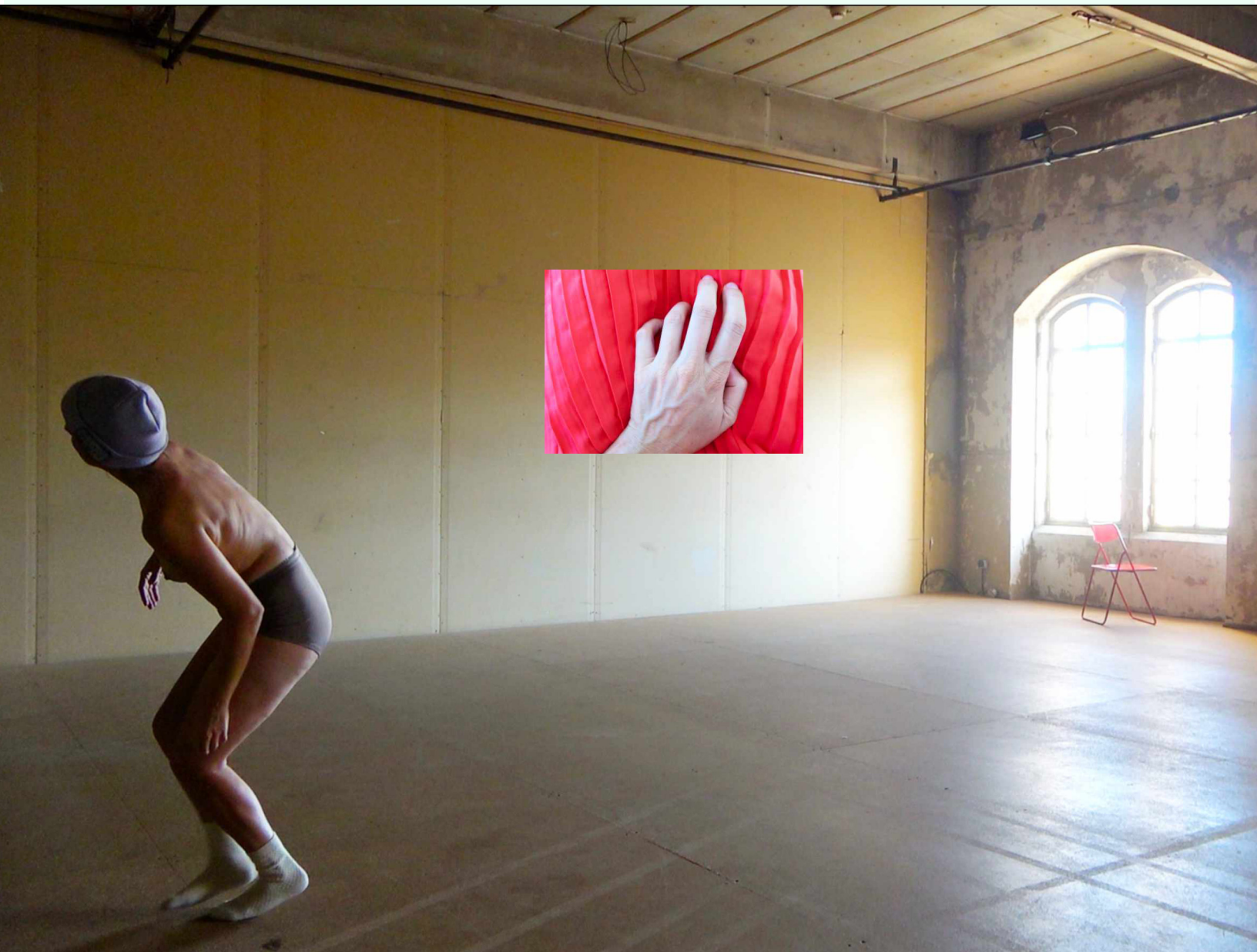
Combien de fois j'ai vu ce geste infime, presque indécélable à l'œil, sur des gens que j'aime.

Se sentir seule, ça vient me chercher à un endroit vulnérable.

Je n'y peux rien.

Cela dit, je trouve une beauté dans le fait que le bercement, cette petite danse, vienne calmer le corps. Quelle formidable stratégie inconsciente du corps pour contrer son propre ressenti de solitude.

Cette mouvance s'imprime alors en ma recherche.



Je suis fascinée par l'idée du **glissement**. Glisser au lieu de marcher pour se déplacer. Faire glisser sa chair.

Changer délicatement mon rapport à la gravité en invitant ce geste simple, mais qui demande des coordinations complexes.

Le glissement est un mouvement de l'**entre-deux**. Ni marche ni chute. Il est friction douce avec toutes matières. Il s'impose ici comme l'un des mouvements phares de cette recherche.

Laisser glisser le corps, le temps, les réflexions, les autres matières, les objets, les prises de décisions *and so on and on*.

La notion de glissement arrive dès la résidence 2. Elle provient d'une intuition somatique : mettre des patins (sous-meubles) sous mes chaussures et danser en glissant avec le sol. Se déplacer ainsi.

Le glissement alors s'entrelace avec d'autres éléments du processus : faire glisser sa chair sur sa propre chair en créant de multiples plis, s'amuser à faire glisser ses articulations, entre autres exemples.

Parallèlement, je découvre le syndrome du glissement, dans le domaine gériatrique.

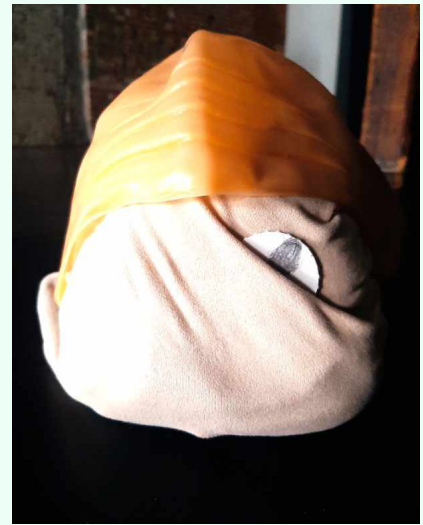
C'est un processus d'involution et de **sénescence** porté à son état le plus complet, qui exprime une dégradation de l'état du patient qui se sent et/ou se laisse glisser peu à peu et ce, parfois jusqu'à la mort.

Cette découverte me bouleverse et m'amène à réfléchir encore plus à la notion de glissement. Je suis empathique à ce syndrome. Cela me pousse à tenter de chercher une dimension plus douce à cette motion qui, au fond de moi, crée du sens lorsque je bouge. Le glissement est friction, oui, mais il adoucit également le rapport à la gravité et facilite le déplacement.

Le glissement est avant tout un concept en mouvance. Cela dit, il peut effectuer une translation, se transformant pour devenir aussi une façon de traiter les idées en les laissant dériver à leur guise.

Faire glisser les idées et réflexions jusqu'à ce qu'une forme de mutation advienne et affecte la pratique en studio.

En cela, il y a aussi l'idée d'un lâcher-prise conscient et confiant. Je laisse glisser mon corps, je laisse glisser les idées tout en étant confiante qu'un chemin se fraie au-delà de ma volonté.



Avec le temps, une autre mutation du principe du glissement s'opère.

J'en suis à la résidence 8, à Montréal, dans le studio C de Circuit-Est.

Épuisée physiquement et jetlaguée.

Je me pose alors tous les jours au sol pour écouter le lieu, ne pouvant faire plus. Je commence alors à effectuer des improvisations où mon corps se déploie lentement en glissant. Ce qui crée à la longue une forme de danse où le glissement passe à une forme d'étirement doux. Plus mon corps s'étire, plus il cède sous la gravité, sans grand effort musculaire.

Entends-moi bien ici, je suis déjà au sol, donc le mouvement est minime et en énergie quasi imperceptible.

C'est ainsi que se déroule une semaine de résidence où le temps et mon corps s'étirent. Cela aboutit à un petit rituel de **l'étirement**.

Je me permets donc de basculer dans mon imaginaire et me mets ainsi à divaguer et fantasmer sur ce qui adviendrait si le vieillissement pouvait s'étirer au-delà de lui-même.

Au-delà de la vie ? De la mort ?

Un monde où le vieillissement n'aurait pour but ultime que de vieillir.

Perpétuellement.

Que cela en soit sa puissance.

Ainsi un autre portail s'ouvre.

2 sciences-fictions.

À propos du vieillissement.

2 royaumes.



À ce moment même,
tu te trouves dans une sorte de lieu de *sombritude*.
Tu l'appelles ton iceberg bleu.
Tu te situes au-delà et à la fois au-dessous du vivant,
et la mort ne t'intéresse plus.
Tu es ailleurs,
Pas dans un pays, ni une ville ou un état.
D'ailleurs, ça fait longtemps que tu as quitté l'état de la Vieillesse. Tu te déplaces
désormais constamment.

Tu n'as pas d'âge. En fait, tu n'as plus un âge, mais tu en possèdes plusieurs. Plusieurs.
Plusieurs.
Tu accumules le temps
qui se déploie devant, derrière, autour et à travers toi.

Tu dances ici.
La danse que tu préfères : vieillir.
Ta chair, devenant de plus en plus transparente, se plie, se plisse et se déploie.
Elle danse en forme de saillances.

Tu n'es pas seule non plus.
Ta *gang* :
Gravité, ici, est retraitée ;
Temporalité est multiple, plutôt *queer* ;
Nuances, en sage, boucle le quatuor.

Vous glissez le temps.
Complètement égarées, floues, *and that's ok to be lost in the realm of aging*.
Ici, tu t'amuses avec tes mémoires.
Te baignant dans la fontaine de sénescence. Plus tu accumules, plus tu ralentis ;
une douce luminescente.

Isn't great tout ça ?
Ou plutôt, c'tu pas vieux ça ?

Le nouveau comme tel n'existe plus vraiment ici.
Tout a déjà été.

On se souvient, on accumule. Il n'y a donc plus vraiment d'utilité au nouveau, au rapide,
à devoir.

Chaque royaume se fragmente différemment et c'est ainsi en cette zone bleutée.

Ici, tu veilles à vieillir.
Vieillance, c'est ton nom.
Vieillance, je t'entends plus que toujours, scintiller.

Un conte pour toutes

Résidence 13
Au grenier de l'Oiseau-Mouche
Roubaix
Janvier 2023



J'imagine un monde rétrofuturiste où aurait pris racine un autre genre, celui du **vieillissemin**.

Je te laisse faire ton bout de chemin sur ça, sans en révéler plus.

Et je pousse encore, une question me taraude.

En ce dit-fantasmé royaume où le vieillissemin se poserait en genre ; une équation sensible me demeure irrésolue :

Si, dans notre royaume actuel, la mort est une suite de la vie qu'on pourrait nommer « logique » ; quelle serait alors la suite logique du vieillissement en cet autre royaume ? Ce royaume où le vieillissement serait perpétuel.

De quelle nature serait-elle ? Qu'advierait-il après le vieillissement perpétuel ? Existe-t-il seulement une réponse plausible ?

Pourrions-nous peut-être nous aventurer à y répondre ? Et ce, avec une **séance de gérontologisme** ?

Un peu à l'instar du spiritisme, un moment où serait convoqué le fantasmé *Esprit du Vieillissement* afin que tous·tes présent·e·s puissent le ressentir et ouvrir un dialogue avec.

Dans un mélange d'humour, de fragilité, de rien et de tout ; cela m'enthousiasme de penser à orchestrer ce genre de séances *kitsch* et sensible.

Cela me fait rire d'y penser, tout en m'émouvant.

Et en soi, cela me souffle au corps que c'est bon signe.

Séance de rêve – weird science

Résidence 21

Petit L'L

Bruxelles

Automne 2024



Je me plais à réfléchir à la fictionnelle existence de ce royaume où vieillir est simplement l'enjeu principal. Que jaillirait-il alors de cette situation curieuse ? Sans biais particulièrement positif ou négatif. Juste une expérience vécue avec dynamisme. Des atmosphères lumineuses fusent, des habits décomplexés s'érigent, des objets s'excitent et des sons se meuvent : en studio, je bricole des artefacts et des mélodies qui implosent. Ces êtres étranges que j'investis dansent et glissent. Iels vieillissent au sein de cette recherche.
Éparpillé-e-s.

Août 2022, Halle Tanzbühne, Berlin, Résidence 9. Dans un studio au plancher de bois. Je suis jetlaguée, encore. C'est l'été, il fait chaud.
Au travers des jours, je pratique le bercement et l'étirement. Certaines expérimentations s'effectuent autour de la bascule*, des limites et frontières**, avec les murs du studio ; en suspension et en renversement. Poursuivant ainsi une sorte d'émulsion réflexive du vivant, de la mort et de la **négociation** entre ces points d'**équilibres**.

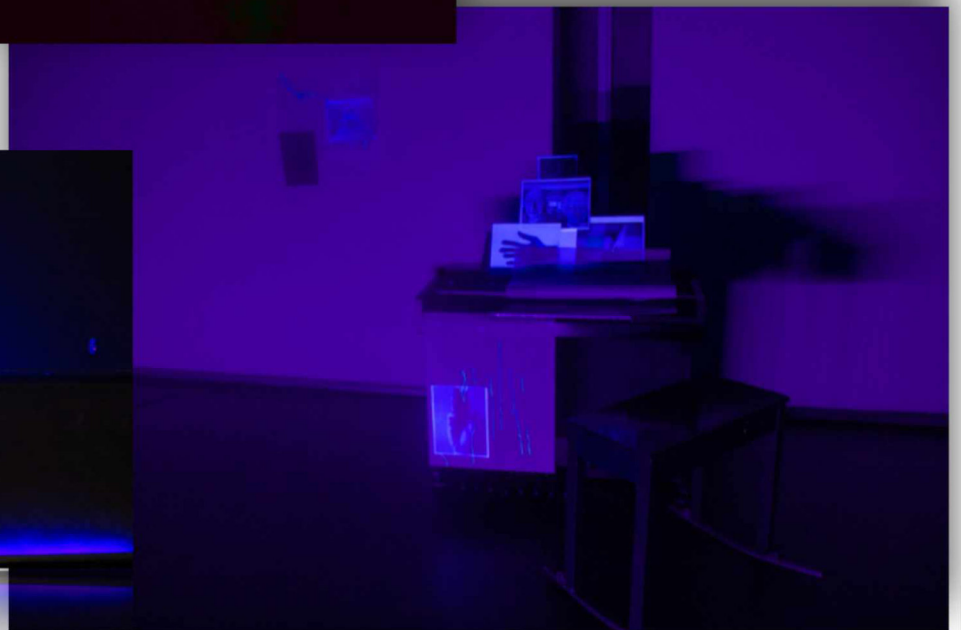
Les mouvements d'oscillation se rapportent à l'entre-deux, à cette fragilité de se bercer entre 2 points, et aux potentialités de reliance, de partage et de rencontre que cela ouvre. En étirant l'idée du vieillissement au-delà de la mort, apparaît celle de la **post-vivance**.

La figure du vampire (la lamie) s'immisce et reviendra plus tard, cycliquement. Le mouvement du **banc** oscillant évoque l'image de la **mer*****. Des êtres vampiriques aux grands-mères qui *clubbent* la nuit, sans lendemain ni futur, avec pétulance. Je me plais à les inventer, à les danser et à voir les lumières, les splendeurs et les **ombres** qui peuvent subsister en ces royaumes, en ces êtres.

Ainsi, transformer mon apparence me permet de me sentir autre, de bouger différemment : cacher mes cheveux, devenir **chauve**, porter de longs ongles à mes orteils et/ou revêtir des culottes d'incontinence superposées ; là ne sont que quelques exemples. À ces imaginées, je poursuis le processus avec des lectures et croise des figures vieillissantes de l'histoire.

« Eh bien, tente-toi à incarner ce qu'elles furent », j'me dis.

Mes recherches m'amènent à creuser pour découvrir des figures féminines, mais pas que. En studio, je cherche ailleurs qu'avec les genres. Le vieillissement est une affaire de tous·tes.



Dimension son

La **dimension sonore** en ce territoire de recherche prend une vastitude significative. Le son est un vaisseau et un voyageur naturel. Il a ce pouvoir d'ouverture à l'imaginaire, au sensible, à la mémoire, et plus encore.

L'écoute profonde est une des actions fondamentales d'une des pratiques premières de cette recherche, celle de la galerie, mentionnée plus haut.

Écouter donc.

Ne pas se manifester bruyamment.

Se taire même et tendre l'oreille pour écouter avec tout le corps. Pas nécessairement parce qu'il faut s'abstenir de dire, bien au contraire. Par curiosité, peut-être. Pour qu'autre chose que soi se déploie et que l'on puisse ainsi l'exprimer autrement.

Réduire ses propres décibels humains pour écouter le monde et jouer avec. Oser cet acte, si minime soit-il. Réaliser qu'« on ne doit pas », et qu'une multitude d'inusités s'offrent alors avec toutes leurs potentialités et qu'en somme, on n'a rien à contrôler, **volontarier**, ou manigancer.

Déroutant.

Amusant.

Aussi, le son se relie à l'idée du rythme, à la cadence, aux fréquences ; à la vaste tessiture musicale.

Le vieillissement possède son propre rythme. Quoi de mieux que de m'y pencher pour tenter d'entendre cette musique. Et, à partir de cette **rythmicité** unique, de déployer des matières en studio.

Cela implique de ralentir et donc d'inviter la sénescence en ce territoire.

Le rythme est un élément avec lequel je négocie souvent au travers de ma pratique artistique : en quoi j'y vois une des substances importantes dans les dialogues corps-sons-dynamiques. Je le travaille à même mon corps, ce qui contribue à édifier un langage somatique singulier. J'ouvre donc un terrain d'écritures où les sons se marient au corps et à l'environnement.

Je travaille avec des sources sonores plutôt analogiques. Certaines deviennent mes compagnes de pratique. Je travaille généralement en multicouches sonores : différents sons se chevauchent, afin de convoquer plusieurs temporalités. Je cherche en studio avec un outil considéré comme vieux : la cassette. J'y enregistre des sons ambiants, bruits, mélodies. Plusieurs **enregistreurs vintage** s'invitent aussi en studio.

Pour travailler, je fais jouer plusieurs cassettes à l'aide de simples enregistreurs de style *walkman*, avec enceintes sonores intégrées. Je peux alors aisément déplacer le son dans l'espace. Un de mes dialogues favoris entre le corps et le son est de placer un enregistreur contre moi pour utiliser ce dernier comme agent absorbant de sonorités, modulant ainsi le volume diffusé en direct dans l'espace. Plusieurs filtres vieillissants opèrent ici à l'unisson, altérant les sonorités : l'âge et l'état des bandes magnétiques, ainsi que ceux des enregistreurs. Ce qui confère au son, en équation avec le corps, une texture épaissie.

La prise de sons ambiants d'un lieu est une forme de témoin du temps qui passe, de son vieillissement.

J'accueille tout ce qui peut se relier à ce qui est **vieille/vieux**, voire considéré obsolète. Je dirais même que je préfère que les objets aient déjà eu une **longue vie**. Ils se dévoilent différemment des objets neufs et hyper performants. Leur fragilité m'inspire, et le dialogue que je peux ouvrir avec est plus complexe (chronophage parfois), mais aussi beaucoup plus enrichissant.

Anecdote

Dans mon salon du Vieux-Montréal, septembre 2023, je m'organise un petit studio de travail, j'en suis à la résidence 14.

En écoutant des **cassettes vieillottes**, je tombe sur un bijou : *The Golden Hammond*, un *remix* de grands succès des années 1970-80 repris à l'orgue électronique, format salon. Un joyau, j'avancerais. Je l'écoute avec intérêt jusqu'à ce qu'une chanson m'obsède : la reprise instrumentale de **Woman in love**, de Barbra Streisand.

Qui aurait pu croire que cette version allait produire un cataclysme ?

Ça me fait encore rire.

Plutôt kitsch comme chanson.

Et que dire de la version à l'orgue ?

Eh bien, cette version est d'une sensibilité désarmante.

Oui, tu peux en rire et/ou en pleurer.

À ton aise.

Ici s'opère alors l'ouverture d'un portail.

Je souhaite aller plus loin que de simplement danser sur l'air de cette version instrumentale. Je me dois d'apprendre à jouer la chanson. J'ai un **orgue** électronique considéré plutôt en mauvais état ; il manque des touches, il crépite. Pour moi, il est parfait.

Je me mets donc à improviser à l'orgue de multiples versions s'approchant du thème musical. En **bobette blanche**, dos offert, assise sur mon banc d'orgue auquel j'ajoute des **socles berceurs**. Des versions inextricables de cette femme en amour apparaissent. Je développe un champ mélodieux improvisé en me berçant, tout en

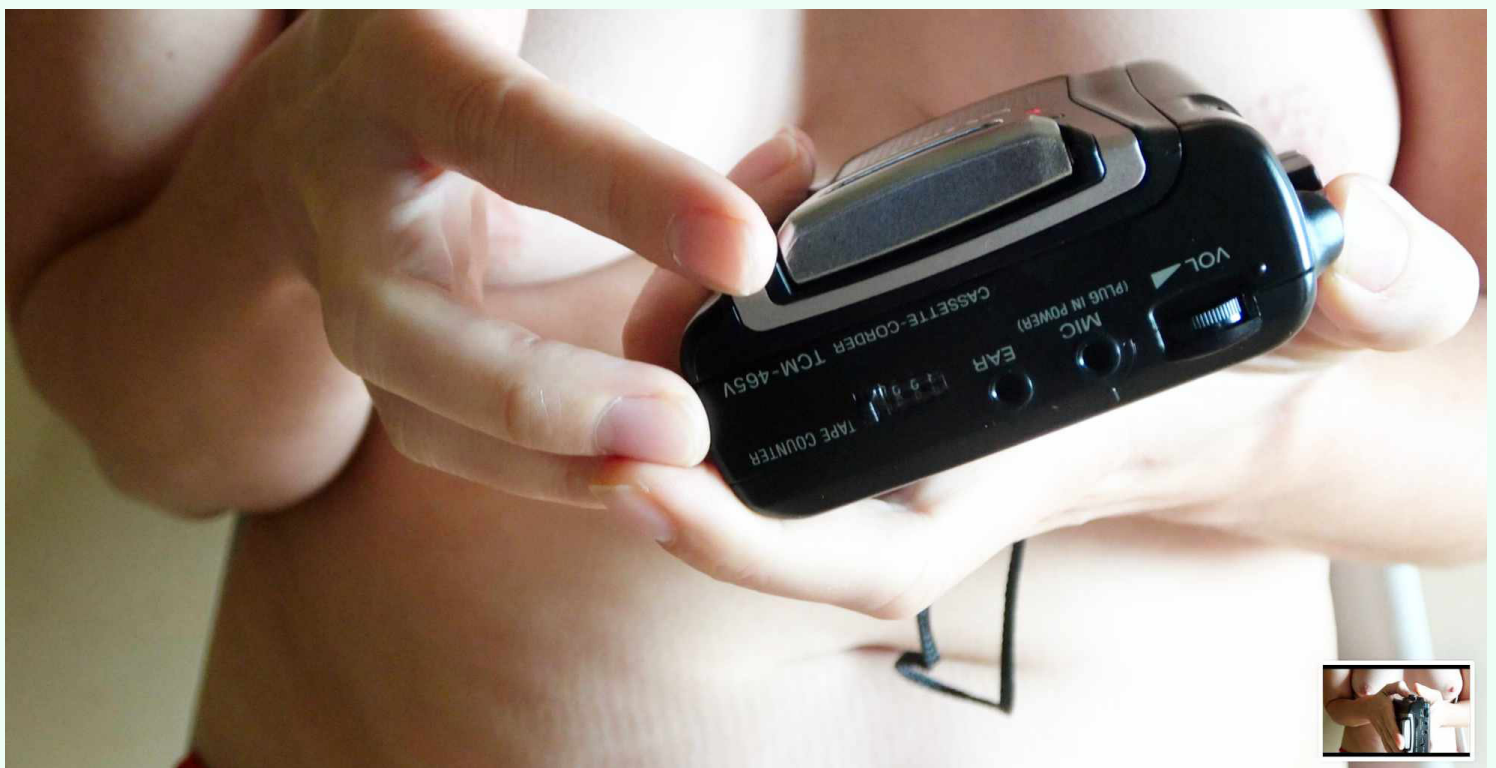
jouant des airs nostalgiques de chansons existantes et inventées. Et là ne sont que les premières étapes de cette obsession.

Un an plus tard à la résidence 21 à Bruxelles, advient une phase karaoké, avec une version traduite en québécois, par moi-même, de la fameuse chanson de Barbra Streisand. Mon chant, cela dit, n'est pas très convaincant. Je laisse aller l'idée de performer le chant, mais le texte m'inspire toujours.

Dans tous les cas, l'avènement de cette chanson en cette aventure de recherche contribue à ouvrir une pluralité d'horizons où les objets d'un autre temps s'invitent. Où ce qui est vieille/vieux est mis à l'avant-plan tout en splendeur et en véridicité. Fertilisante épopée de recherche.

Le champ sonore au sein de l'écriture vivante se positionne en importance, se liant aux territoires des bruits, rythmicités, temporalités, sans oublier les essentiels **silences**.

Je donne à faire voir le son.



Une réflexion provoque des péripéties en ce processus. Je parle ici du phénomène de « **l'invisibilisation sociale*** », que beaucoup de femmes vieillissantes éprouvent. La découverte de ce phénomène – il y a de cela plusieurs années – m'a d'abord mise en colère, tout en m'apeurant. C'est en lisant Christine Jordis dans le cadre de la recherche que je m'adoucis. L'autrice aborde ce sujet et avance l'idée qu'être vue ne serait plus d'une grande importance lorsque l'on vieillit. Ne plus être vue offrirait peut-être alors une sorte de pouvoir magique d'invisibilité, permettant ainsi aux femmes de mieux percevoir le monde en toute liberté. Et ainsi, plutôt que d'être vue, tendre vers le fait d'être entendue.

Par interférence, cela peut signifier pour moi de ne plus être perçue au plateau, tout en y étant présente.

Subsiste alors l'idée d'**être entendue**.

Cela ouvre mille et une façons de se faire entendre et d'écouter.

Faire entendre sa danse, quel défi captivant : par le corps, dans l'esprit et au travers de tous les « entres » **infraliminaires**.

Devenir musique, à quelque part.

J'emboîte le mouvement dans cette direction.

Ceci ne veut pas dire que le sens de la vue n'a plus sa place. Au contraire, cela m'amène à rediriger mon attention vers le phénomène de ne pas voir ce qui est pourtant visible devant soi. Ces petites choses *a priori* banales qu'on ne voit pas nécessairement, mais qui sont présentes. Je m'amuse à porter mon attention et à célébrer tous les petits éléments de l'espace mis en place pour mes danses. Comment mon écriture du vivant peut amener à laisser voir ces autres subtilités ?

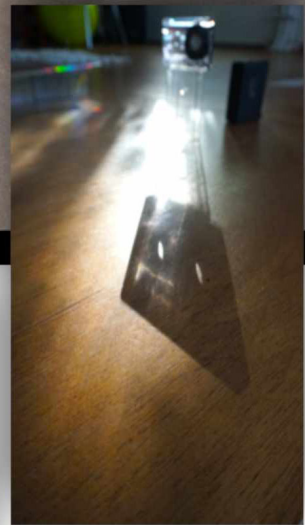
Plan macro sur l'infime, version plateau.

Faire en sorte de percevoir et s'intéresser au banal. D'autres importances qui ouvrent à différents seuils d'attention potentiels.

Je poursuis donc cette nouvelle obsession sourde : comment faire entendre mon écriture vivante ?

Comment faire en sorte qu'on puisse entendre mes vivances vieillissantes ? Ou encore, qu'elles soient écoutées ?

Avec cette attention au fait d'être entendue, conjointe à l'idée de se permettre de percevoir le monde autrement, c'est le registre de l'**accueil** qui prend racine ici.



Écouter, c'est accueillir

J'ai la volonté d'accueillir avec vaillance ce qui affleure, peu importe sa nature. Ici, dans un espace d'écriture vivante, j'imagine une politique d'accueil, plutôt sous le signe d'ouverture, de chaleur, et de **reliance**. Mon terrain d'exploration est un point de bascule entre la recherche et la vie. Elles se relient et ouvrent à de potentielles rencontres.

Lors des partages de fin de résidence, puisque je suis en quelque sorte la matière humaine unique de cette recherche, j'accueille telle une hôtesse qui s'amuse à recevoir chez elle. En tant qu'**hôtesse**, je ne souhaite pas être le sujet central de la rencontre, du moins pas à tout instant. J'accueille chaleureusement, je porte attention à toutes les importances, même infimes. Je disparaïs par moment, ou même transparais par d'autres.

Mon lieu et l'instant sont des saillances.

J'utilise cette figure d'hôtesse car elle sied à ce territoire de recherche. De l'écoute profonde d'un lieu émerge des nuances qui prennent place comme des convives. Je souhaite que chacune de ces nuances investisse son espace en ce lieu, qu'elles soient temporelles, spatiales et/ou autres.

C'est aussi une façon de laisser parler le vieillissement autrement : les plis sonores d'un lieu centenaire, de ses craquements aux petits bourrelets de peau qui s'affaissent sur le sol ; chacun possède son propre éprouvé et sa propre sonorité.

M'éloigner de l'attention centrale me permet d'accéder à un type de présence performative qui se positionne entre les notions de disparition et d'apparition et que je nomme la « **transpartition-transparence** ». Intensité de présence en mouvance, plus près d'une matière gazeuse que solide, la transpartition s'active pleinement dans le prolongement d'une importance périphérique de l'action principale : en douce. C'est une manière d'être en ce monde-royaume du vieillissement où chaque élément (peu importe son gabarit) prend une importance dans ce paysage vivant qui s'édifie au fur et à mesure.

Ce paysage est rempli de fragments de vie, de pensées, d'objets, d'oublis, d'actions. Et ces bribes constituent une mouvance lente, en relief. Ce sont donc des éprouvés du vieillissement. La présence humaine ne se veut pas au centre de l'attention – et c'est tout un défi à faire advenir.

Du rythme, de la musicalité, de ce qui se rapporte à l'ouïe, à l'écoute, à chercher à être entendue et/ou à transparaître, un élément majeur s'impose : la **dimension du temps**, intimement liée au vieillissement. Avec ce travail d'écoutes multiples (du lieu, de soi, de ce qui jaillit) une réflexion essentielle sur le temps émerge et s'approfondit. Elle évolue, involue, se morcèle et se multiplie au fil du temps sénescence.

Le temps s’emmêle à l’expérience de vieillir et rejoint le spectre des temporalités plurielles qui se tressent à leur tour aux arts vivants.
Des réflexions pullulent, des questions se posent.

Un des axes de réflexions-actions est de lâcher prise sur une pensée linéaire du temps (naître-vivre-vieillir-mourir), qui module péjorativement l’expérience de vieillir. Dans cette logique, plus on se rapproche de la mort, plus on pense et vit le concept de finitude à venir et une forme de pré-mort. S’invite alors la mélancolie*, par exemple. Alors qu’en réel, la mort peut arriver à tout moment de la vie, pas seulement lors de la vieillesse.

Vivre son vieillissement se déploie en temps linéaire, chronologiquement. C’est le temps social. De l’extérieur, il se vit en point d’orgue, sans à-coups, jour après jour, comme une longue note tenue et prolongée.

Il entre en contrepoint avec la sensation intérieure de vieillissement qui, elle, s’éprouve en éclatement, rebondissement, évanouissement, dans une rythmicité irrégulière. Notre intérieur est chargé de **coups de vie** qui bouleversent, de moments évanouis où on ne ressent pas le vieillissement, de souvenirs et de résurgences du fait que l’on vieillit : en soi, vieillir est un paysage populeux.

Le vieillissement s’éprouve en **fragments**.

Bye bye linéarité, donc, en cette recherche.

Je tente autre chose.

Je n’ai pas souhait de chercher dans une forme de succession parfaitement cohérente. Je préfère l’éclatement, l’implosion, le cycle ou la spirale.

Permettre à mon corps de vivre, d’expérimenter et de convoquer librement tous les âges de la vie, peu importe l’ordre. De voyager au travers de mon intelligence somatique et de laisser apparaître/disparaître/transparaître une multitude de temporalités : un **enfant**, une **lamie**, un **vieux**, une **femme mature**, un **fantôme**, un **bébé**, une **petite personne**, **iel**, une **sorcière**, un **requin**, une **entité autre**, etc. Dans mon corps et dans mon quotidien, je ressens plusieurs âges à différents moments. Investir ce corps, vecteur de tous les âges potentiels.

Ces temporalités fractionnent la recherche qui s’éprouve en éclats, comme le vieillissement. Des résonances se dégagent avec l’ouvrage *Création tardive*, où il est question de la présence de la fragmentation au sein des démarches artistiques vieillissantes. Pour son autrice, Marion Péruchon, la fragmentation est une force, une **liberté**. Pour moi, elle est également permissive, ouvre au potentiel de transformation que l’humain possède – potentiel lié au passage du temps. Du côté de ma recherche, l’idée des **cycles** advient alors, ainsi que celle d’une **temporalité libre**.

Je réfléchis aussi avec mes oreilles*



Espace-s

A priori, tous les **espaces** dans lesquels je me retrouve au cours de cette recherche me permettent de développer une façon de me mettre disponible et apte à travailler. Je ne fais pas uniquement référence aux studios dans lesquels se déroule la majorité des périodes de résidence, mais également aux lieux dans leur ensemble, ainsi qu'à leurs espaces verts, et aux chemins à parcourir pour m'y rendre. J'enveloppe et regroupe tous ces éléments, qui font le **lieu** pour moi.

L'espace que je nomme « lieu » est fondamental.

En chaque lieu, je prends le temps d'écouter. Je laisse au temps de me révéler les **précieuses intimes** du lieu. Se développe ainsi une manière de dialoguer entre lieu et recherche, sans que j'aie à m'imposer comme point focal : je ne suis que le vaisseau transmetteur.

Ensuite, lorsque je réfléchis au terme « espace », une multitude de formes et d'images jaillissent. Le concept d'espace en arts vivants fait souvent référence au plateau, qui est une majeure lorsqu'on pense à l'écriture chorégraphique, par exemple.

Personnellement, je pense aussi aux espaces symboliques, métaphoriques, internes, intimes et publics. Chercher, à quelque part, pour moi, c'est édifier une chorégraphie sensible de ces formes d'espaces qui se relie à même un lieu.

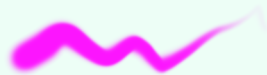
Dans l'amorce de cette recherche, la découverte d'un lieu comme espace de travail s'avère un point d'intérêt majeur.

Plus tard, l'idée de l'utilisation de l'espace au plateau comme générateur de matière passe en mineur. La raison en est fort simple. Comme mentionné au chapitre précédent, c'est la dimension sonore qui devient le point focal. Ce qui a d'ailleurs coïncidé avec l'intérêt croissant pour le réfléchissement, la transparence et autres phénomènes reliés en somme à ce qui est moins d'emblée perceptible à l'œil.

C'est ainsi qu'au cours de la dernière année de recherche s'opère un changement de paradigme. Suite à quatre années de processus où l'écoute et le son se posent en majeures, la dimension visuelle prend alors le relais d'importance. Je m'affaire à déployer l'écriture au plateau en considérant la notion d'espace chorégraphique. Comment l'écriture du corps avec celles des objets, des images, des vidéos peuvent être mises en relation dans l'espace ? Comment tous les éléments de recherche peuvent se manifester dans un espace d'écriture vivante et créer des résonances les uns avec les autres ?

En somme, cela me prend 4 années avant de déployer une écriture volontaire au plateau. De laisser la vue prendre sa juste place au sein de ce travail. De cohabiter avec ces types d'espaces d'écriture vivante, de les accueillir. Et ainsi, je pense que,

plus que de faire entendre cette recherche, il s'agit aussi de la faire voir. Et si je pousse un brin, c'est aussi de me laisser voir (et entendre) en toute transparence, à travers le prisme de ce travail.



Le premier espace symbolique que la recherche épouse arrive donc assez tard en ce processus. Peut-être par peur de le nommer ? Pas une réelle frousse, mais plutôt une peur de cerner les choses trop rapidement.

C'est ainsi que la forme du **paysage** atterrit. Un espace vaste, malléable et pluriel, empli de fragments de vie, de pensées, d'oublis et d'actions. Et ces bribes constituent une mouvance lente, en relief, comme les éprouvés du vieillissement.

C'est ainsi que se multiplient les tentatives paysagistes d'écriture vivante :

picturales ;

internes ;

nature ;

sensibles ;

en mouvance ;

banales ;

affectées.

Une multitude d'attentions et d'importances réunies en un même territoire décomplexé. Un paysage est un lieu qu'on choisit. Une posture d'observation. Il prend forme dans les yeux de celui qui le regarde, mais pas que. Édifier la forme paysage en arts vivants, plutôt qu'en peinture par exemple, amène à se **focusser** à plusieurs attentions, mais en même temps à ne pas tout contrôler de ce qui advient. Un paysage est libre.

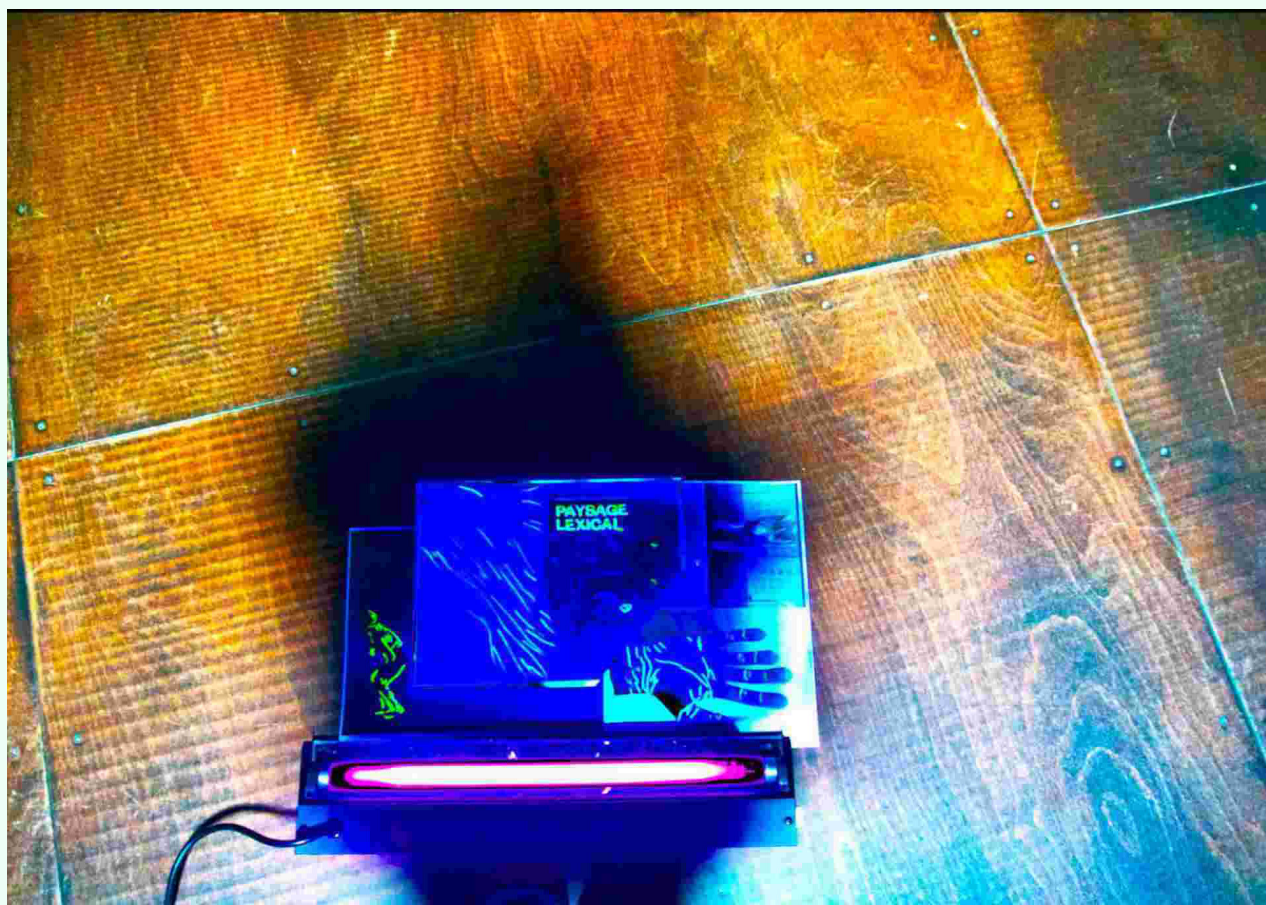
Novembre 2023, je suis à Nantes, résidence 15.

Le déploiement du procédé paysage au plateau se spécifie. Les éléments d'écritures s'offrent en plusieurs plans : **majeur**, **mineur**, **périphérique**. J'utilise des images format papier provenant de résidences antérieures et d'autres matières, comme moi, par exemple. Je fragmente ainsi l'espace avec différents objets et danses, pour créer du relief et insuffler un territoire-paysage vivant. Se développe un travail **mutatif** des matières. Elles s'activent ou sont activées et/ou peuvent redevenir plastiques, immobiles. Avec le paysage, je ne cherche pas à édifier une image fixe ou même à proposer un discours clair autour du vieillissement. J'assemble tranquillement les matières et les pratiques. Je multiplie la nature de mes présences : la danseuse, la technicienne, l'**activante**, l'activée, la matière plastique. Ces transformations opèrent sous différentes énergies, parfois pétulantes, parfois douces, en transparence ; telle une **dentelle chorégraphique** du comportement. Les façons d'écrire se multiplient, voyagent au travers des disciplines.

Le déploiement du procédé du paysage vivant au plateau est une des astuces heureuses pour répondre concrètement à l'idée de transposition : comment ne pas mettre la matière humaine au centre des attentions, comment peut-elle offrir naturellement une forme de présence complémentaire, périphérique ? L'organisation en relief du lieu (occupation des murs et du sol en mode remplissage) contribue à faire tout glisser hors du sujet central, afin qu'il se retrouve l'activateur des matières plutôt que le centre d'intérêt.

Le travail en mouvement de la lumière, manipulée par moi, la performeuse, avec des petits dispositifs mobiles, aide aussi. Que cette lumière soit blanche, noire, de couleur ou à intensités multiples, elle permet de rediriger les attentions.

Toujours à Nantes, l'imagerie de la **grotte** est évoquée par l'utilisation des sons ambiants amplifiés et multipliés : le radiateur, la goutte, les gargouillis intérieurs de mon ventre, etc. Ce qui crée un espace sonore en distorsion et une forme de *surround* décomplexé au plateau. Cette image de la grotte, de la crypte, de la caverne fera à nouveau surface plus tard dans le processus, notamment à Marseille.



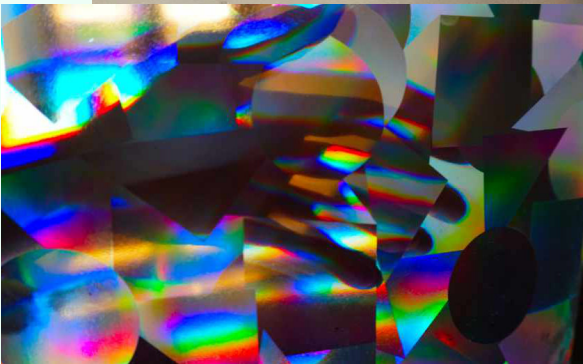
En novembre 2024, lors de la résidence 21, à Bruxelles, un des derniers lieux symboliques de la recherche se pose : la **chambre** – là où il y a libertés, secrets, danses, maladies, coups de vie. La chambre, c'est familial. Un lieu où il y a passages de bonheurs, maux et rêves. Tu accueilles en ce lieu, tu t'accueilles également. C'est donc un petit lieu, bordélique ou rangé, mais qui n'a pas besoin d'être séduisant : il est intimité.

Peu après, lors de la résidence 23 au Théâtre La montagne magique, apparaît suite au partage de fin de résidence, que le lieu offert évoque une chambre d'adolescent·e. Que cela donne une occasion rarissime de pouvoir entrer, en tant qu'adulte, dans cet espace précieux, caché et intime de son enfant. Cette image à son tour vient me happer. L'adolescence, cette période de l'entre-deux, entre enfance et adultité : où l'on se sent pour la première fois dans une des zones cachées des plis d'une vie. J'y édifie de petites installations avec des papiers calques et des feuilles de diffraction où la lumière naturelle du lieu se glisse. Ainsi, elle traverse les feuilles et se projette dans l'espace. Le paysage lumineux du lieu se modifie au fil de la journée, suivant la position du soleil et des nuages. L'espace est plongé dans le phénomène de la dispersion de la **lumière naturelle**, dévoilant ainsi de multiples arcs-en-ciel aux couleurs vives, des paillettes. Cette ultime résidence-studio se termine sous les signes de la **brillance**.

Poussée par une curiosité et une soif inextinguible envers les phénomènes de **diffraction** et **dispersion**, je tente de les comprendre de façon plus précise. Je tombe alors sur le phénomène de la spectroscopie, qui m'amène à découvrir les données du spectre, les corps célestes, en passant par le phénomène de dispersion, *and so on*. Ainsi s'ouvre le champ lexical des **combustibles**, des **étoiles**, des **gaz**, etc. Je laisse mijoter le tout pour déposer sur papier, une semaine plus tard, une réflexion tressant les espaces du cosmos et celui de la danse, tout en y intégrant mes enjeux de recherche autour du vieillissement.

L'intérêt envers les procédés qui fragmentent la lumière s'ouvre et s'active depuis la résidence 17. Comment y faire écho en tentant de reproduire, sans la lumière, ces effets colorés ? La craie par exemple offre une piste potentielle ; avec un rectangle multicolore gigantesque au sol, dessiné lors d'un après-midi au Grand L'L. Mais encore ?

Et comment alors réussir à
diffracter mon propre corps ?



L'oubli, en soi, est une forme d'espace. Est-il vide ? Ou rempli de riens, de manques ? Les enjeux de mémoire ont une forte présence lorsqu'il est question de vieillissement ; tout comme en arts vivants. On peut parler de l'éphémérité de l'œuvre vivante comme des soucis de mémoire d'une personne. L'une comme l'autre tendent à disparaître, à ne plus faire acte de présence.

Du côté de l'interprète, une bonne mémoire est considérée comme un atout essentiel au métier. Iel est un fragment d'archives vivantes de chaque œuvre dans laquelle iel s'investit : un baluchon de savoirs, de mémoires, d'anecdotes, de brillances et d'aptitudes, de dits et non-dits induits. Et cela en soi est unique. Cela ne peut se traduire totalement en vidéo, en mots, ou par d'autres médiums. L'espace du vivant est unique, précieux. Pour moi, il s'apparente au sacré. L'œuvre vivante est une alchimie, une équation complexe nécessitant plusieurs humain·e·s.

De la magie.

En cela, devient encore plus précieux·se un·e interprète qui pérennise sa pratique, car iel accumule et contient tous ces fragments d'œuvres, qui s'enfouissent et se sédimentent en ellui au fil du temps. Comme si sa peau s'épaississait de toutes ces informations. Certains fragments passent à l'oubli temporaire ou total, d'autres sont simplement évanouis. Mais il existe en ce métier et ce champ d'actions une pratique de se souvenir. Lorsqu'une pièce est reprise, s'impose alors un temps où l'effort est d'aller retrouver en soi et avec autrui les moyens de faire surgir l'œuvre à nouveau. Et je trouve ça magique, inouï.

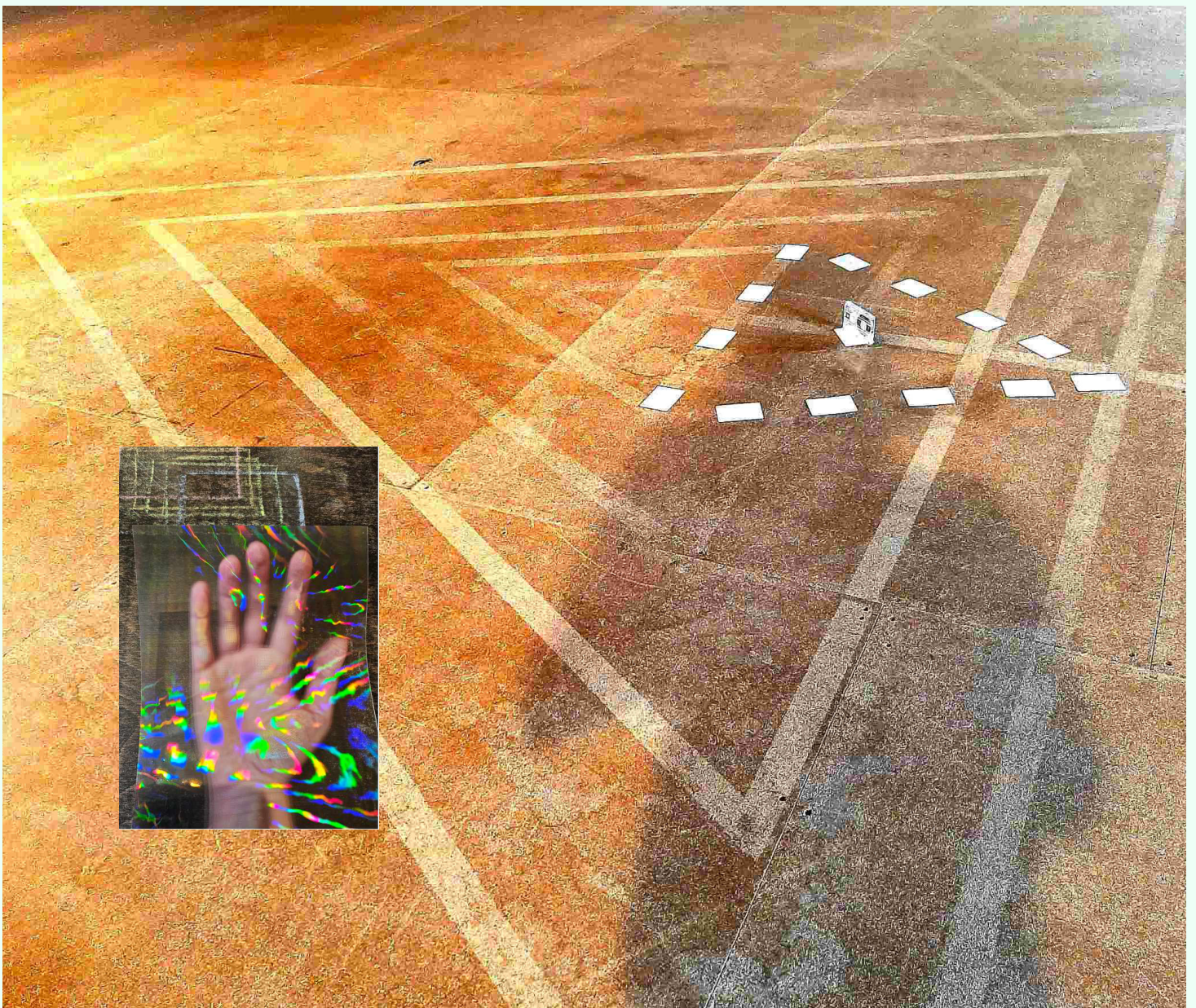
Du côté de la personne qui vieillit, ces mêmes enjeux d'accumulations, d'oublis et de fragments de vie sont également vécus. On évoque souvent (et j'avancerais, à outrance) le phénomène de la perte de mémoire. La peur se fraie un chemin en nous quant à ce phénomène de l'oubli. Toute personne, cela dit, vit des pertes de mémoire quotidiennes et ce, tout au long de sa vie, sans nécessairement souffrir de maladie. C'est un phénomène habituel ; pouvant être causé par plusieurs facteurs sans grand danger. Mais, en effet, cela peut être fragilisant, sur le coup, de réaliser que l'on perd involontairement quelque chose de et en nous. C'est vulnérabilisant.

Les oublis, pertes de mémoires, et autres phénomènes, font partie de l'expérience de vieillir, de vivre, à tout âge.

Côté recherche maintenant, je suis assez fascinée par l'idée de créer des matières à partir de/avec l'oubli et ce, dès les premières résidences. J'entre alors en contact avec le phénomène de l'oubli de façon plus théorique. Je lis sur le sujet. Cela dit, pour aborder cet aspect concrètement au plateau, il faut qu'il y ait matières, histoire, vie de la recherche. Ce qui n'est pas encore le cas en début de processus. J'oublie alors l'oubli.

Trois années s'écoulent et j'y reviens. Je suis en résidence 17, dans le Grand L'L, pour la seconde fois. Je développe un mécanisme d'écriture vivante à partir de la notion de

l'oubli. C'est peut-être contradictoire, mais je trouve fascinant de convoquer les oublis en faisant d'abord état de ce qui a subsisté au travers du mouvement corporel. J'improvise et note toutes les matières qui émergent. Je dessine naïvement au tableau noir, avec des craies multicolores, les formes-souvenirs qui ont jailli de mon corps. Un plongeon dans mes mémoires pour raviver dans mon corps les matières du vieillissement. Cela me conduit, finalement, à me souvenir d'autres moments de la recherche. Je les dés-oublie alors. Certains sont, encore à ce jour, fort probablement évanouis ou complètement perdus. Ainsi va normalement la vie, comme l'art.



Dans un autre ordre de réflexions et d'essais en studio entourant le vide, la **mémoire** et la **perte**, je tends vers une idée en contrepoint : l'**accumulation***.

En résidence 21, je reprends tous les papiers-calques que j'utilise à répétition depuis mon passage à Berlin. Ils sont tous fripés, pliés, certains déchirés. Ce type de feuille rappelle la chair. Je les accumule et les conserve précieusement dans l'état où ils se rendent, résidence après résidence. Il y en a des centaines, de formats divers.

Cette matière est arrivée par hasard au sein de la recherche. Je suis en studio, à Berlin, et j'ai besoin de papier pour écrire et dessiner. Je sors alors à la papeterie près du *Mauer park*, où le studio est situé. Ne m'exprimant pratiquement pas en allemand, je passe un bon moment à observer tout ce qui se trouve dans ce magasin. Inutile de dire que je suis fascinée par le lieu, tant de choses à découvrir, différentes de chez moi. C'est ainsi que je tombe sur du papier-calque. Je me dis que cela peut être bien pour dessiner. Et je me souviens, en le touchant, d'avoir simplement apprécié la sensation de frottement avec ma peau.

Coup d'instinct : allez hop, je passe à la caisse.

Arrivée en studio, je me mets à jouer avec, à faire glisser le papier sur ma peau. Et c'est ainsi que je développe une obsession pour ce genre de papier transparent. Au-delà d'une matière à travailler, il devient un filtre de vision. Et cela m'amène à chercher la transparence partout.

Le papier devient une importance. Il procure un écho étrange à la peau et à la perception ; c'est un compagnon à multi-usages.

En résidence 21 donc, je me mets à créer des paysages au mur avec tous les papiers ayant jalonné mes périodes de recherche. De l'impression grand format d'un lexique édifié (définitions et images de la recherche) à tous les papiers fripés, je m'amuse à redessiner, modifier, découper, empiler tous ces éléments accumulés jusque-là.

Créer d'énormes empilades de papiers-calques s'avère une piste fructueuse. Ce genre d'amoncellement révèle une fragilité extrême. Un simple petit coup de vent, un simple déplacement à côté de l'installation, peut l'anéantir.

Édifier une **empilade** en se mettant en dessous comme socle est également un défi performatif et amène une dimension sonore où se relie intimement corps et son. Chaque mouvement révèle un craquement de papier qui rappelle un craquement d'os. Tout se passe dans une forme minimaliste de mouvement, tout en douceur et retenue.

En 4 semaines consécutives dans le Petit L'L, je travaille sur l'accumulation en un seul lieu. J'amoncèle et assemble le temps, les expériences, les objets, les matières dans ce petit espace que j'utilise comme plateau. Cette période se boucle sous le signe du **dépouillement**. Plus j'échafaude, plus tout s'essentialise, se précise et se réorganise. Je laisse glisser en ce sens.

Cette idée d'accumulation, quand on fait référence au vieillissement, j'aime aussi la tendre pour la relier à celle d'abondance. L'abondance, c'est la multiplicité. On l'oublie peut-être parfois, vieillir, c'est cumuler des choses en abondance et ce n'est pas que perdre. Je crois qu'il y a une forme d'accumulation choisie, précieuse. Beaucoup de personnes vieilles affirment qu'elles n'ont pas de temps à perdre. Elles accumulent le temps, les expériences. Elles vivent désormais à même l'instant leur futur. Comme si le futur n'existait plus lorsqu'on vieillit. On le vit à même le présent. Les temporalités s'accumulent.

Je trouve qu'il réside une forme d'acceptation du processus de vieillir. À mesure que l'on cumule des jours et des expériences, on perd aussi beaucoup d'autres choses et cela semble difficile. La friction est bien présente entre perte et accumulation. Mais une forme de dépouillement sage est aussi présente, d'essentialisation consciente. En cela, s'expose une puissance. C'est digne.



Tressages multidimensionnels

5 années de pérégrinations.

Aux balbutiements de l'aventure, je développe une forme d'écoute spécifique.

Au travers d'essais multiples, j'édifie des pratiques, un langage, des manières d'être et de faire cohérence avec les enjeux de travail.

La recherche ensuite glisse.

Je me déplace.

Les matériaux et disciplines s'étirent et tous, lentement, se transforment, voire mutent.

Lors des deux dernières années, plus ou moins, je sculpte les matériaux de recherche. Je les modèle.

Je croise les pratiques en les faisant dialoguer ensemble en direct. Je fais référence ici, par exemple, à la pratique physique du glissement, croisée avec celle du bercement. En studio, je me mets au travail en tentant de les faire cohabiter en même temps dans mon corps. Cela crée une forme d'oscillation étrange où mon corps n'est pas fluide. Les coordinations des 2 systèmes de mouvement sont très distinctes. En résulte une forme d'arythmie, un corps qui bouge peu, mais travaille énormément à conjuguer les 2 concepts. Cela complexifie son langage. Le **croisement** est une pratique active somatique qui, tout comme les lectures croisées, s'avère heureuse dans l'idée de dériver ailleurs et d'ouvrir à d'autres formes langagières.

L'idée de multiplier la pratique du croisement arrive. De 2 éléments croisés, je passe à 3 entrelacés ; advient une forme de tressage disciplinaire. Je me permets alors d'enchevêtrer* des concepts à des matières physiques en les faisant passer par des matières plastiques.

C'est ainsi qu'émerge une pelletée d'essais de tressages. Ce qui me permet de pluraliser les formes d'écritures au plateau ; et produit une forme de sédimentation avec et par les matières de la recherche.



Fragmentation Hyper-fragmentation Condensation

Je travaille souvent par **contrepoint**. Si une idée me vient naturellement, je vais tenter d'aller trouver son arc opposé. Cela révèle souvent des angles insolites pour aborder le travail.

Encore une fois, je reviens sur un élément récurrent en ce processus : la fragmentation. Nombreux artistes travaillent avec et à partir de cette notion. À mon tour d'interférer avec. Je me demande alors, histoire de me catapulter dans d'autres rhizomes potentiels, quel serait le point opposé de la fragmentation ? Une hypothèse émerge à partir de l'idée que, pour y répondre, je pourrais tenter de radicaliser le phénomène en une forme d'**hyper-fragmentation** au plateau, et ainsi observer son déploiement. Ce procédé d'écriture du vivant pourrait se déployer à partir de diverses matières en forme exacerbée de : débris, parcelles, morceaux d'un truc brisé ou déchiré, parties de...

C'est ainsi que, lors de la résidence 13, à Montréal, dans la petite salle de l'Usine C, qui est somme toute très vaste, je plonge. Du côté somatique, cela crée des instants d'errance, de confusion, d'excitation et de changement vif d'intention. En résulte un temps performatif clair, mais qui centralise toute l'attention sur moi, la performeuse, ce qui m'intéresse moins à ce stade.

Au plateau, je dispose du sol jusqu'au mur une centaine de papiers-calques en lignes courbes continues ; à l'instar des lignes de la paume d'une main. J'utilise pour la première fois la vidéo en direct. Je charge également l'espace avec de multiples sources sonores et lumineuses.

Le concept d'hyper-fragmentation n'est pas que division (comme je le pensais *a priori*) : il est aussi multiplication. Il offre une démultiplication de gestes, d'éléments et d'événements dans un court laps de temps. Ce qui produit un effet de **condensation**. En résulte un paysage impétueux et multi-sensitif, où tout porte à se rapprocher du sol, et même à passer outre.

Que se cache-t-il sous le sol ?

Un **royaume fictif du reflet**, de l'en-dessous s'ouvre, où on accède à une femme, enfant et vieille à la fois, à la lune-culotte blanche ; une femme qui danse, cachée dans sa solitude. Une porte sur cette **boîte de nuit** intime et abyssale. Un lieu où tout est oblique, un peu glauque, sensoriel, généreux.

L'anti-effeuilleuse
est en train de *clubber*.

L'hyper-fragmentation révèle sa **beauté spéculaire** ; une forme de **multiplication** de parcelles de vie et de recherche qui se chargent en moi et se reflètent dans l'espace. Les sons fusent de partout et la lumière noire et ses ombres arpentent les murs sobrement. Se manifeste donc une forme de condensation de toutes ces matières qui éructent, explosent et implosent en un cours moment performatif.

À partir de cette résidence, je fais un bout de chemin avec le terme condensation, qui se décline en quelques pistes et m'aide à répondre à une préoccupation.

3 différentes temporalités s'activent dans ce travail et ne cohabitent pas en syntonie :

- le temps du vieillissement, celui d'une vie ;
- celui de la recherche qui semble court, quelques années ;
- la temporalité de la performance, des minutes.

Comment faire sens de tout cela ?

J'en arrive à me dire que ces contradictions temporelles et réflexives peuvent coexister et être un moteur sain au sein de ce processus artistique. Que cette aventure est une sorte d'édification condensée des éprouvés du vieillissement. Effectuer une recherche d'écriture vivante à partir du vieillissement amène à condenser tous les âges de la vie, leurs réflexions, leurs actions, et à les réunir dans un même paysage performatif.

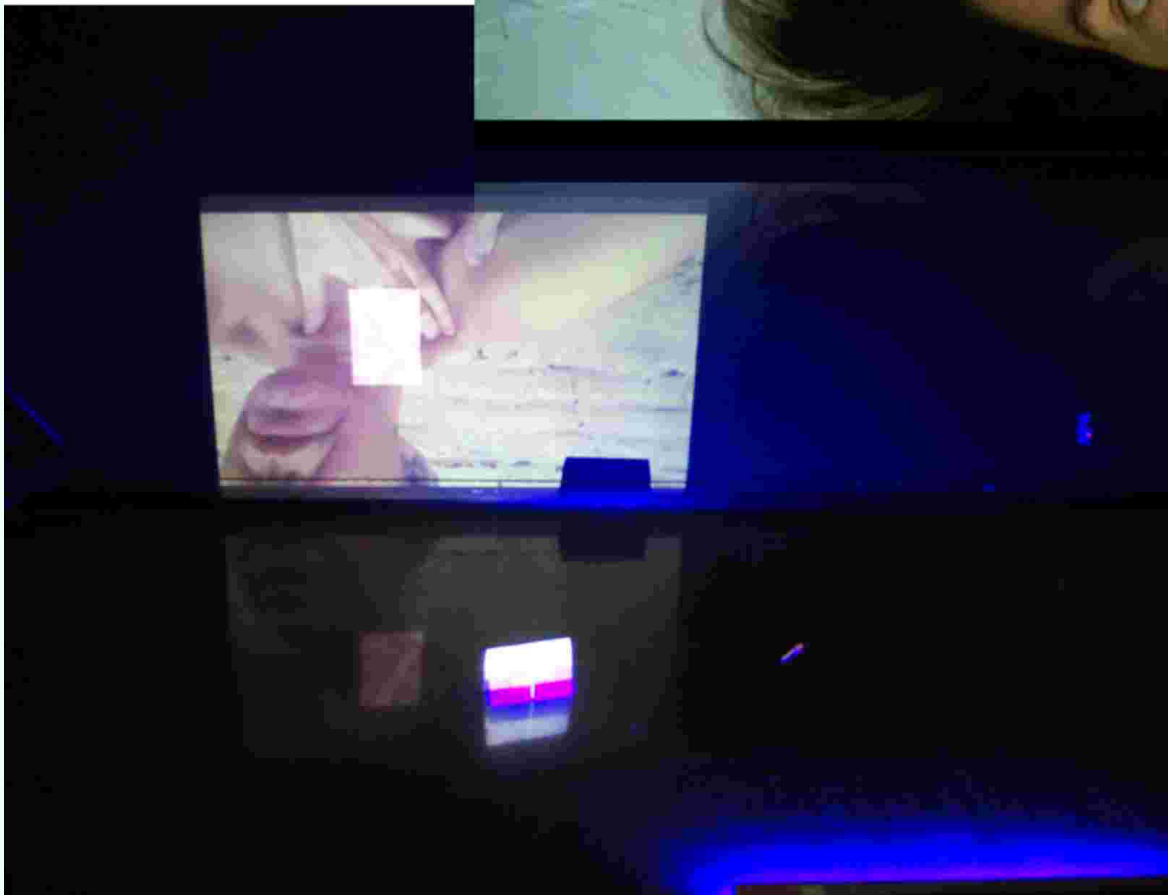
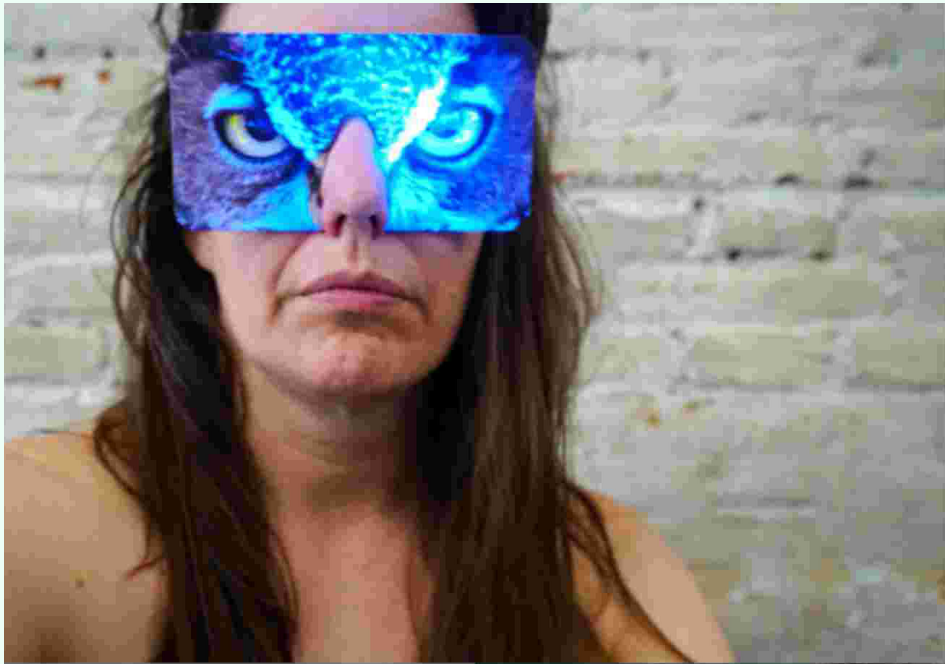
Une autre réflexion survient lors des dernières périodes de résidence, suite à la recherche autour de l'arc fragment – hyper-fragment : quel serait le point opposé, si celui de départ est l'hyper-fragment ? Son pendant ? Sachant que son rebours (le fragment) ne peut être la réponse.

La réponse, si elle existe, se situe du côté d'un travail avec l'une des constantes de ce territoire ; de là, peut-être poindre en direction de la lumière naturelle. J'aime penser qu'à même la lumière blanche se dissimule le phénomène de la dispersion, avec lequel je souhaite interagir encore à l'avenir. C'est magique, une forme d'enchantement de la lumière naturelle. Elle se fragmente en de vives multiples, la dévoilant autrement. C'est une forme de pétulance. Célébration du déploiement étonnant de la lumière naturelle comme celle que pourrait prendre le vieillissement.

Je reste cependant ouverte à l'idée que le point d'équilibre à l'hyper-fragmentation peut aussi résider dans le corps et ses énergies. Le corps est également une constante au sein de cette recherche.

Et, à bien y penser, j'avancerais même que c'est le vivant, peu importe la forme qu'il prend, la constante que je pressens comme réponse à l'hyper-fragmentation.





Zone cachée
Spectrer
Transparaître
Plan oblique
Profondeur de champ
Hors-champs

Je suis à Boussan, dans la maison-musée de Louis Ziegler, chorégraphe et danseur retraité de 71 ans.

Je suis assise dans le jardin, je regarde les vaches au champ et le figuier pousser.

Ce temps de vie et cette recherche s'articulent sous le signe de la nuance. Je me situe dans deux entre-deux. Entre la vie et la pratique artistique. Entre la jeunesse et la vieillesse. Pas dessus ni dessous, plutôt dans le banal « entre ».

Je remarque que, souvent, lorsqu'on évoque la vieillesse, on la pose en rapport avec la jeunesse. Cette comparaison surgit comme une forme de binarité. Et, me voilà, me situant dans le milieu, hors binarité. Je suis **la zone cachée du pli**.

Je plie, replie et déplie dans cette recherche perpétuellement. Même si je suis profondément dans ce pli, je me tourne aussi vers l'ouverture, et l'accueil qui se déplie.

Résidence 10
La maison de Boussan
Automne 2022

Je ne suis pas dans un endroit de radicalité de vie. Je suis simplement dans un entre-deux, nuancé. Je ne suis pas encore vieille, je ne suis plus jeune. Je suis banale, dans ce milieu, dans ce pli profond. Étrangement, cela me calme de poser cette réflexion, car elle me permet de me sortir d'une posture fixe et ainsi de me déplacer au sein même de cette recherche. De plus, l'idée de s'intéresser au banal, à ce qui n'est pas saillant au premier abord, grandit et devient une importance.

À cela se joint l'idée de la présence fantomatique au plateau. De par la pratique de la galerie, où il s'agit d'écoute profonde, je prends désormais la forme de fantôme, de spectre, dans tous les lieux que j'investis. L'idée d'errer, de **spectrer**, d'entrer dans la transparence d'un lieu, de ne pas se mettre au centre de l'attention. De rediriger cette attention vers d'autres infimes importances : le **réfléchissement** au plancher, par exemple, et ainsi de percevoir la danse à partir de là.

Je réalise alors que cette recherche n'est ni autobiographique ni identitaire. Je me distancie de cette attention. Je m'éloigne également d'un récit potentiel de la vieillesse. Cela m'amène encore au phénomène de fragmentation comme procédé dramaturgique. À bien y penser, le banal, le « entre », insuffle une forme de néo-radicalité à ma recherche. Une radicalité douce, en *stoemelings* comme on dirait à Bruxelles, qui échappe au centre et se définit par la nuance et l'invisible, en périphérie et/ou à travers.

Mais encore ? Je cherche à approfondir, préciser et concevoir concrètement au plateau ce champ de réflexion.



À l'automne 2024, je me rends à Marcq, dans L'Atelier, afin de mettre en place un plan d'action pour la résidence 21, qui aura lieu, pendant quatre semaines consécutives, dans le Petit L'L, espace que je ferai évoluer et dialoguer avec les enjeux de recherche. Pendant 8 jours, je me promène dans les bois de Marcq et c'est là que je décide d'explorer les 3 trois premières semaines de la résidence 21 sous forme de plans (vertical-horizontal-oblique), qui formeraient une sorte d'écho lointain à apparition-disparition-**transpartition**. Chaque semaine, je planifie de faire jaillir des matières qui résonnent avec le plan prédéterminé.

Hyper surprenant de voir qu'à chaque semaine une multitude de matières résonne avec chaque plan. Toutefois, je réalise que la troisième semaine, occupée par le **plan oblique**, est de loin la plus fluide et la plus naturelle : l'inclinaison, le « entre », le moyen/banal, la diagonale, la nuance sont omniprésentes dans tous les espaces de cette recherche; et j'aime que tout glisse vers l'inclinaison.

Ayant laissé cependant la quatrième et ultime semaine libre, je suis surprise de me rendre compte qu'un plan s'y affirme en majeure, celui de la **profondeur**. C'est en soi une belle résolution à cette résidence 21. La profondeur de champ s'impose et offre à percevoir et à vivre la recherche sous un angle où tous les autres plans peuvent s'épaissir.

S'incliner dans tous les axes possibles pour subsister.

Quant à la zone hors-champs, elle se présente comme ce qui fait recherche, mais restera dans le *out*. En d'autres termes, une bonne mauvaise idée. Celle qui, à l'idée, est géniale, mais qui, dans la pratique, s'avère tout autrement. Et j'en ai rencontrées une tonne durant cette aventure.

À elles seules, elles forment un splendide paysage des **laissées-pour-compte**. Elles font partie intégrante de la recherche. Même si elles ne feront peut-être jamais figure

de proue, elles ont leur importance. Elles permettent de spécifier, de rire de soi, de se tromper.

Elles ont leur préciosité.

En voici une.

Janvier 2021, résidence 1, Montréal. J'ai le désir de prendre une photo quotidienne de ma personne au fil de mon processus de recherche. Ce qui fait référence à l'image de soi, à la vue, à se faire voir. C'est une image statique. Je me dis que c'est la meilleure façon de me représenter au fil du temps. Je tente alors la constance. La pratique disparaît après quelques résidences, ayant perdu sa pertinence, puisque je décide de m'éloigner de la dimension visuelle et frontale du vieillissement.

Cela me fait sourire désormais.

Et je m'étonne d'avoir eu cette réflexion. Je l'avais même oubliée. C'est en effectuant mon inventaire de recherche, en résidence 22, que je m'en suis souvenue, grâce à mes archives écrites et photos.

Sans aller plus en détail, je laisse ici d'autres intitulés de laissées-pour-compte :

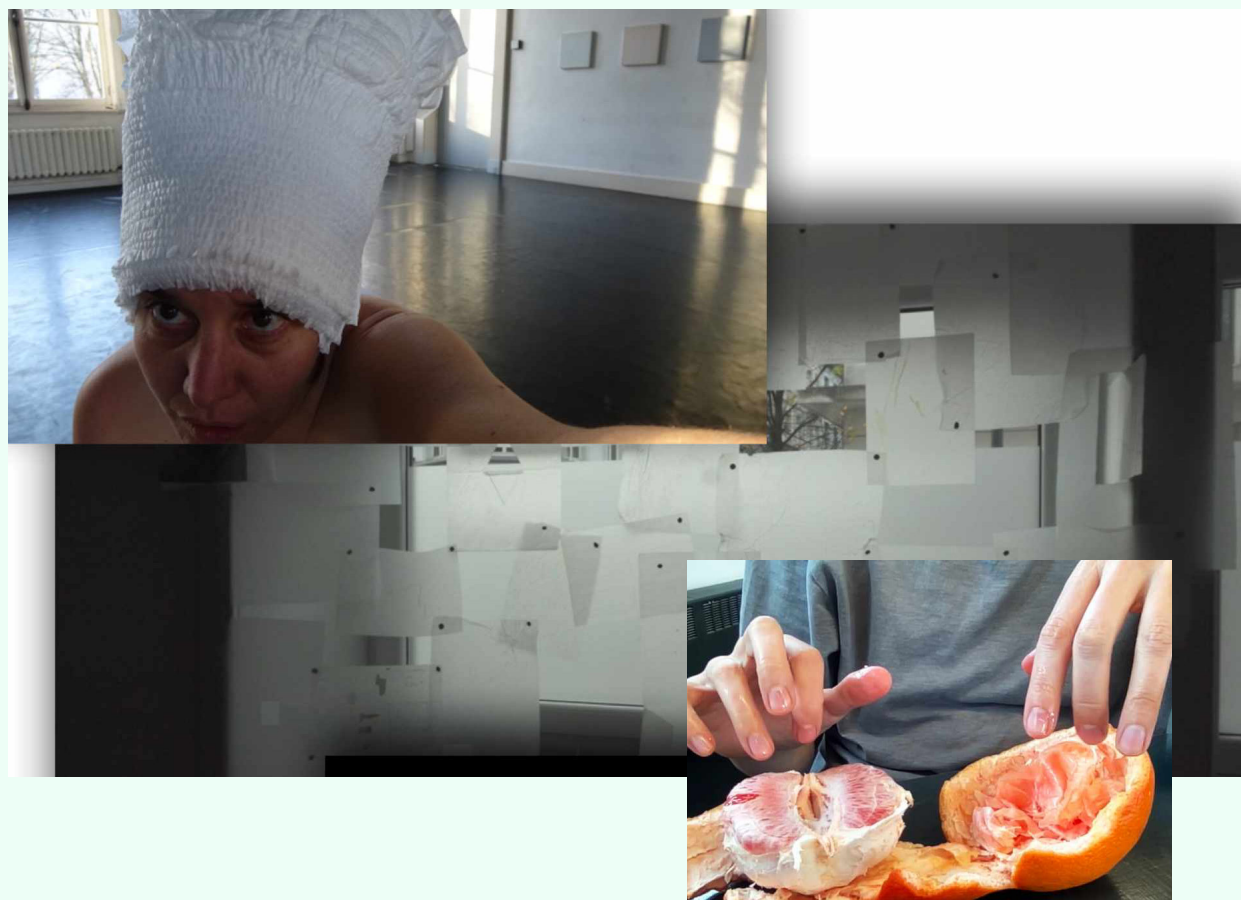
le pamplemousse ;

le Ouïja avec orteils ;

les cartes à jouer ;

la **technique T-rio**, à l'instar de la technique Nadeau* ;

la marche rapide.



**S'asseoir
Chaise
Pondre un œuf
Spirale
Lamie
De face, *at last***

Novembre 2024. Petit L'L, Bruxelles. Résidence 21.

Une sphère traîne dans l'espace.

Un ballon d'exercice, de couleur rouge.

Il fait partie des meubles du lieu.

Il me sert le plus souvent de repose-pieds lorsque je suis assise dans le divan *vintage* turquoise.

Nous sommes à l'étape d'un des 4 partages performatifs prévus spécialement pour cette période.

Les deux accompagnant-es de L'L sont présent-es.

Nous discutons des matières mises en évidence ce jour-là.

Je me suis assise sur le ballon.

Et je m'évertue à rendre compte le plus fidèlement mes péripéties récentes...

Petit aparté.

Je ne t'ai pas dit encore, mais je suis une personne très expressive (enfin, c'est ce que j'entends souvent). Par mon visage, mais surtout avec tout le reste de mon corps, et particulièrement avec mes mains. Mon corps s'exprime mieux que mon verbe en direct, je crois. Mon corps complète et précise ma pensée...

Je suis donc assise sur le ballon.

Je suis enflammée par ce que je viens de révéler en partage performatif. J'ai encore l'adrénaline qui se promène dans mon sang. Je suis donc très engagée, tant par le verbe qu'avec mon corps. Mais je suis assise sur une base oscillante. Donc tout se meut. Cela est très inconscient de ma part.

On discute alors des avenues encore non explorées et ce qui pourrait advenir dans une ultime résidence. C'est à ce moment que le duo d'accompagnement, à l'unisson, souligne cet instant qui est en train de se passer : moi, sur le ballon, gesticulant avec mes mains, mon centre et mon bassin, pourrait-il mener à un potentiel chorégraphique à explorer ?

À ce moment, je me tais, écoute et enregistre mes sensations internes.

Ensuite, je laisse aller.

Je ne prends jamais de décision franche en sortie de résidence. C'est durant le temps de jachère qui s'ensuit que me sont confirmés, ou non, des enjeux de travail.

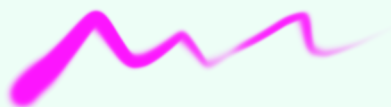
Quelques mois plus tard, cette **sphère** rouge s'invite au cours de mon ultime moment de résidence-plateau, au sommet du Théâtre La montagne magique, à Bruxelles. D'entrée de jeu, le ballon n'est pas simple d'approche, car il fait écho à une symbolique très forte liée à la sphère de l'entraînement. Ce qui, pour moi, n'est pas attirant. Je travaille alors à voir comment je peux m'articuler physiquement avec, tout en me permettant d'altérer son apparence.

Plusieurs symboliques différentes font surface autour de cet objet. Par exemple, le ballon qui aide à revenir d'une blessure, peu importe l'âge, ou encore qui s'utilise lors de la grossesse. Dans le déploiement de la mouvance de cet objet, l'équilibre et les oscillations sont des éléments avec lesquels il faut négocier. C'est vraiment chouette, car c'est en soi une difficulté ainsi qu'une réalité. Ce qui se relie directement à beaucoup d'enjeux déjà présents dans cette recherche.

La **position assise** arrive donc et s'installe naturellement.

Avec la présence du contre-jour naturel dans cet espace, la symbolique de l'**œuf-papier** se révèle, le ballon étant recouvert d'une foulditude de papiers-calques. Cela crée une grosse sphère blanchâtre asymétrique qui craque lorsqu'on la meut. Cela ressemble à un œuf. Je m'assois sur cet œuf. Une Baba Yaga pond et couve son œuf : est-ce la recherche que je tisse ?

Au cours des explorations avec le ballon, l'idée de la spirale, de la rotation, du cycle, s'impose et revient. Tout mène à tourner avec et sur soi : à pivoter assise sur le ballon. Je pense aussi ici à un accessoire qui m'accompagne depuis un certain temps, les **araignées à batterie**, qui tournoient en se déplaçant, ainsi qu'aux différentes manières de faire bouger la lumière avec un trajet circulaire et à ces danses lentes se tortillant sur elles-mêmes. Bref, beaucoup d'essais et d'éléments de la recherche effectuent des cycles de mouvements rotatoires ou en spirale, apparus dans le processus lorsque j'ai rencontré la conception du temps du peuple Aymaras.



À l'automne précédent, lors de la résidence 21, j'erre dans Bruxelles près de la place du Jeu de Balle. Je tombe sur une boutique kitsch que mon pote Ludo m'a recommandée.

J'y fais l'acquisition d'une boîte contenant des petits trésors amusants. Je me dis « ah super, je ramène ça à Montréal. Mes p'tits neveux vont être bien contents, on va s'amuser avec ça ! » La tante que je suis est bien fière de son coup ! En revenant au studio, trop curieuse, j'ouvre délicatement la boîte. Elle contient une vingtaine de **lunettes** fabriquées en carton rigide, représentant chacune une figure imprimée... dont plusieurs font écho au travail. Le cadeau se transforme alors et se joint au baluchon des accessoires de recherche.

Pas de souci pour mes neveux, je trouve d'autres trésors fluorescents, casse-tête et dinosaures qui les ont enjoués à mon retour à la maison.

Dans cette boîte se trouvent entre autres des lunettes de personne vieille, d'enfant, de bébé, de squelette, d'homme et de **chouette** ; ces dernières me fascinent. La chouette se relie à la figure de la femme, la vieille, la sorcière. Plus précisément ici, elle fait référence à la figure mythologique de la lamie : une vieille femme vampirique, pouvant épouser la forme d'une chouette, la nuit venue. J'adore cette symbolique. Une femme forte, vieille, magique, en dehors de la morale. Même si elle fut sans doute inventée pour faire peur, elle est pour moi un symbole d'empuissancement. Elle détient ce pouvoir de **transformation**. Elle peut voyager entre les royaumes. Elle est expérimentée, débordante de savoirs. Elle est autonome, solitaire. Elle est magique.

En studio, je revêts tous ces signifiants en arborant cette paire de lunettes sur mon visage. Je me permets alors de regarder franchement devant moi, ce qui est rare. Tout a été beaucoup de dos depuis le début de l'aventure.

Ce genre de dispositif voile une partie de mon visage et transforme ma physionomie. Je deviens autre. Mon image mute et s'étrange. De front, ce n'est plus Anne, mais une entité existant dans l'espace. Avec ces lunettes se dépose une façon d'être et d'aborder adéquatement la frontalité en ce travail.

Ça aura pris 5 ans !

Et j'en ris .

Principe de réorganisation

Espaces libres

À la dérive

Porter les lunettes en carton est en soi un défi. Rien n'y paraît, mais comme elles n'ont pas de branches, elles ne tiennent que si elles se retrouvent coincées sur l'arête du nez. La précarité de leur maintien oblige le corps à se mettre dans un état d'attention constant. Un si petit objet crée un effet de vigilance sur le corps entier. Si ces lunettes tombent du visage par inadvertance, l'image souhaitée s'efface et toutes les lectures dramaturgiques qu'elle pouvait offrir également. Cela dit, garder l'objet en place garde le corps dans une action précise : une négociation **gesticulaire** sans brusquerie, favorisant une posture verticale, tout en ayant de la fluidité dans le haut du corps, en opposition avec un poids lourd et calme dans le bas du corps. En d'autres termes, choisir de travailler avec ces lunettes au maintien précaire me met dans un pétrin performatif.

J'aime bien cette idée de **contrainte**.

Peu importe sa forme, la contrainte pousse à se réorganiser continuellement. Et avec ce genre d'éléments, la performance émerge.

Bien sûr, en tant que performeuse de métier, j'accueille l'inexploré et l'incontrôlable. Cela fait partie de la nature même de performer. N'empêche que j'appose ici volontairement, dans mes partitions d'écritures au plateau, des moments inconnus et imprévisibles qui me mettent au défi. Je souhaite néanmoins être le plus fidèle possible à la nature profonde des enjeux de la recherche, tout en acceptant des moments où il y aura éclats et surprises.

D'ailleurs, travailler avec des dispositifs précaires et vieillissants oblige à la résilience performative. Tout ne fonctionne jamais comme on le souhaite ; cela ouvre à des petits moments de crise au plateau. Le terme « crise » en mandarin s'écrit en 2 symboles : danger et ouverture. Eh bien oui, j'accueille et je joue avec ces 2 éléments. Et c'est formidable ainsi.

En tant que chercheuse, je mets en place un paysage spécifique qui s'édifie au fil du temps. Il est dentelle, précieux, intime, mais aussi éclaté. Il est contradictoire. Je souhaite qu'il véhicule cette ouverture où le sentiment que tout pourrait advenir est actif et présent. C'est ainsi que j'insiste à insérer des **insoumises** au sein de l'écriture au plateau. Cela m'oblige à utiliser le **principe de réorganisation***. En direct, lorsque cela arrive, je me permets d'arrêter, de respirer, de prendre un contact avec l'espace, ne serait-ce que par un regard offrant un instant de suspension, avant de reprendre le travail où il en est rendu. Ce qui, je crois, permet de faire apparaître au plateau la

personne qui performe, hors narratif. Même s'il n'y a pas de personnage ou de narration conventionnelle, comme c'est le cas ici, la performeuse apparaît sans appareil *performatisant*, assumant la présence de l'accident, accentuant ainsi l'espace en vivance.

Il est souhaitable pour moi d'avoir ce genre de passages mutatifs au plateau.

Une lamie – femme vampirique – s'assoit doucement sur son œuf. Elle effectue lentement un glissement au sol, accélération surprise en fin de geste, se retrouvant face au sol, allongée. En se relevant pour s'asseoir, ses lunettes restent au sol, elle amorce alors une spirale pour se retrouver de dos et faire un panorama visuel de l'espace.

Elle prend le temps ensuite de voir où l'œuf a roulé, a-t-il fracassé une empilade de papiers-calques ? Dans quelle position se retrouvent ses lunettes de chouette au sol ? Elle sait qu'elle devra les reprendre plus tard. Où sont rendues les 3 araignées ? Celles qui parcourent le sol en mouvements cycliques ?

Ainsi, en quelques secondes, la performeuse imprime l'espace muté et se prépare à poursuivre son chemin, sa partition.

Danse au Petit L'L

Résidence 21

Petit L'L

Bruxelles

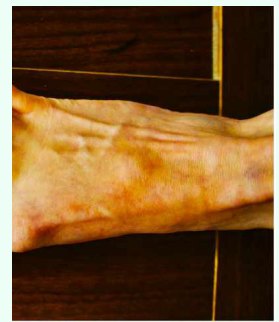
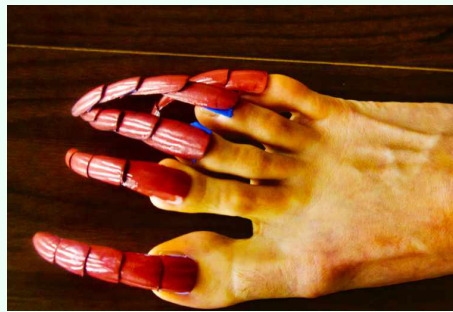
Automne 2024

J'ose croire qu'ainsi l'espace se libère. Il devient **permissif**. Il peut être beauté, **erreur**, intime et/ou inquiétant. C'est un espace habité. Cela, je l'espère, lui donne plus d'épaisseurs, que celles-ci soient concrètes, imaginaires, mentales, symboliques... Dialoguant librement, ces épaisseurs permettent à l'espace de ne pas se refermer sur lui-même et d'accueillir au mieux les dérives.

Ce qui m'amène à ouvrir une ultime anecdote de recherche.

En 2022, j'élabore une manière de bouger les extrémités de mon corps à partir du centre. À partir de la notion de glissement, je laisse aller mes jambes et bras. Dans un premier temps, je recroqueville tout mon corps de la façon la plus compacte possible, en forme de petite boule, assise au sol. Je laisse ensuite mes extrémités glisser vers l'extérieur, tout en observant comment mon corps involontairement se positionne, jusqu'à totale immobilité. Je laisse la gravité opérer. Je prends la peine de porter des patins sous mes pieds et des vêtements qui aident à réduire le frottement au plancher, favorisent le glissement. En ce sens, travailler avec un plancher de bois est optimal. Et donc, à partir de la position immobile d'arrivée, je donne un élan pétulant

pour regrouper tous mes membres et ainsi répéter le système de glissement. Je donne des impulsions, sans contrôler trop les formes de départ et d'arrivée. Cette pratique, je l'intitule « **à la dérive** ». Sur plusieurs minutes, le corps se déplace lentement, étrangement. Cela peut évoquer un corps perdant le contrôle, ou la maladie peut-être ? Mais, pour moi, cela renvoie surtout au choix de ne pas contrôler tout de son corps et de sa performativité : que la vitesse se réduise et que, malgré cela, la performance subsiste en un geste doux, glissant, fragile, **méditatif**. On lâche prise. N'est-ce pas là une posture à embrasser lorsqu'on est en recherche ? Du moins, j'ai pour ma part appris cela depuis les 5 dernières années.



Issues, fissures, failles heureuses

Me lancer dans cet exercice de *Traces*, de rendre compte, c'est aussi constater une
profondeur des champs investis.

Ça donne le vertige.

Ça émeut.

J'éprouve une proximité et une distance envers cette recherche.

Par proximité, j'entends une forme d'intimité avec elle. Je me sens près d'elle, habitant
le même royaume.

Même si elle recèle encore des secrets – et c'est bien ainsi –, je me sens en syntonie
avec.

Par distance, j'entends une certaine forme d'acceptation de l'état des choses : je suis
en accord avec le chemin effectué et prête à boucler ce cycle.

C'est ce genre de distance qui me permet d'arriver à un état des lieux avec résilience.

Avec cette résidence 24, mon désir ne se porte pas tant vers la synthèse ; j'ai la
frousse de trop amincir les enjeux. En ce territoire, beaucoup d'importances se
situent dans la zone cachée du pli, ou en périphérie. Là résident les inclinaisons de
réflexions, les expérimentations en profondeur et les constats épaissis.

Faire ses *Traces*, c'est négocier avec ce genre d'enjeux.

Au fil de ce temps-fleuve

Mon sujet de départ découle à la fois d'une curiosité pour la vieillesse et de mes
pratiques de la chorégraphie/interprétation/danse, dans lesquelles je me suis
majoritairement déployée jusqu'à mon entrée dans la quarantaine.

Avec le temps, cette aventure se transforme en une étude à partir du vieillissement,
s'éloignant ainsi de la vieillesse.

Les deux concepts se distinguent et s'étrangent.

Le vieillissement étant synonyme de mouvement, il implique un sens évolutif ou
involutif.

Il se rapproche de l'art vivant, d'une danse qui résiste au temps ; il n'a pas d'âge.

Les arts sont **vieillissants**.

Hier est devant moi, l'instant est vieillissement et le futur est vieillesse : quelle science-fiction rétrofuturiste.

Qui plus est, je constate aujourd'hui que je me suis peut-être éloignée, comme de la vieillesse, de mon domaine majeur de pratique. En fait, peut-être que j'explore désormais, à l'instar du vieillissement, « à partir de la danse » ? Mon attention s'est lentement détournée vers d'autres formes d'écritures à explorer et à affirmer. Avec ce temps, et c'est peu dire, je me permets artistiquement d'aller outre la chorégraphie pour écrire le vivant/vieillissant ; c'est bouleversant, amusant, étrange, dévorant. La photo, la vidéo, les mots, le son et le bricolage sont des champs dans lesquels je me perds, tout en prenant confiance au fil des expérimentations. Contradiction heureuse.

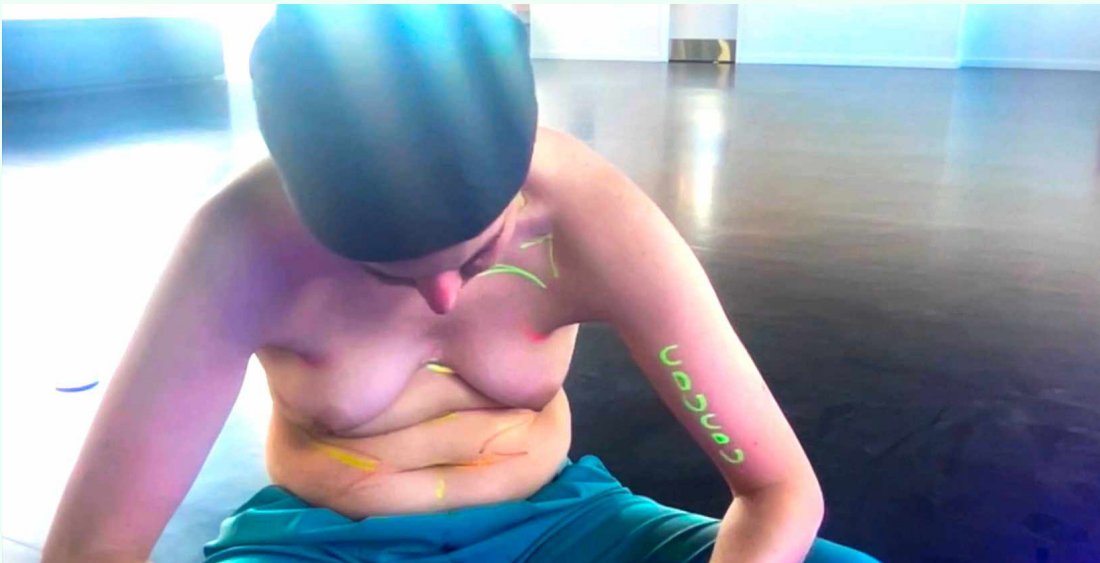
Maintes découvertes et apprentissages tapissent mon chemin.

Je découvre le champ gérontologique avec avidité. J'y tresse les arts vivants – désormais vieillissants – avec mes expériences du sensible, et s'édifie depuis toute une coiffure multidimensionnelle.

Je développe une multitude de façons de faire, des modalités d'écritures s'installent, mes outils s'affinent.

Et ainsi, les matières et réflexions fleurissent.

En **vitalité***.



Alors, comment conclure ici ?

Je me le demande bien.

Quelques pistes, issues, fissures, failles, lignes de fragilité.

Tout en ouverture.

Décomplexées.

En forme de pot-pourri de fin de soirée que l'on termine, toi et moi, ensemble.

Faire Devenir Être recherche

C'est syntoniser vie et pratique artistique. Que l'une s'invite dans l'autre et ainsi à rebours et dans tous les sens que cela peut prendre.

Vaillamment.

Pas simple d'y parvenir sans que l'une engouffre l'autre.

Ce sont des oscillations, mini-bascules et équilibres à constamment éprouver, sans rien tenir pour acquis.

Constat Témoigner de cette recherche, pas toujours simple

Lors des rencontres de fin de résidence, je souhaite que les matières que je partage puissent servir à libérer la parole de chacun·e sur ses éprouvés du vieillissement.

C'est un sujet empli de fragilités. Une telle recherche n'est pas toujours simple à percevoir, encore moins à recevoir.

Je préfère les discussions où toutes et tous ouvrent leur terrain d'expériences avec le vieillissement. Se produisant, on passe alors de l'art à l'intime et les personnes ainsi s'engagent autrement dans l'expérience. Un moment où tout ne vient plus de moi. Un moment où ce qui se joue est collectif et entre tous·tes les convives. Je le dis et redis encore, ce n'est pas simple à faire, peu importe son rôle.

Néologismes

Des termes apparaissent.

En d'autres mots, je les invente.

Pas vraiment volontairement.

Mais en studio, lorsque je pratique, je me tanne de certains termes, car ils se ferment sur et par leur propre sens. Parfois aussi, j'invente de nouveaux sens aux termes, cela ouvre mon imaginaire.

Ainsi la vivance et la vieillesse naissent.

Sans trop les définir, je les utilise à répétition, car leur sens, emplis d'éprouvés, échappe au royaume des mots. Ce sont des actions, des états, des croisements de signifiants.

La vivance fait référence au champ du vivant, mais elle s'active et tend vers l'espace du « entre », dans l'inclinaison. Elle s'éprouve et s'épaissit. Certainement, elle se rapproche de la forme de disponibilité qu'ouvre la pratique de la galerie.

Et je laisse le sens de la vieillesse ouvert. Je pense que les pages qui précèdent offrent assez de pistes pour laisser l'imaginaire aller.



Old is the new new

Le champ de ma recherche a ouvert chez moi la permission de vivre pour ensuite œuvrer. Que ma vie et mon expérience bouleversent mon corps et ainsi nourrissent mes danses et mes écritures. Et plus le contraire. Pour cela, je remercie la recherche. Elle est dorénavant nourrie de mon corps complexé et décomplexé.

Humaine. Vieillissante.

Vivante de vivances.

En veillance.

Depuis que je réside à L'L comme chercheure, j'ai ouvert une infinité de champs possibles d'écriture, tout en découvrant d'autres intérêts vifs.

J'ai alors arrêté de me poser bien des questions.

Pourquoi ?

Parce que cette recherche crée une forme de méta-sens. Cela supporte la/ma vie. Pour être claire, j'ai encore 1 million d'interrogations sur la vie et l'existence au sens large. Mais je n'ai plus de questions concernant mon futur carriériste. Je vais continuer à faire de la recherche. À investir les intérêts vifs, à être **vieillammant** radicale* ; tout en poursuivant ma pratique en compagnie de ces enjeux :

Comment le processus du vieillissement/mûrissement/de l'avancement en âge affecte-il le territoire de l'écriture vivante ?

Comment être vieillissement ?

Comment édifier un paysage vivant à partir du phénomène fragmentaire qu'est le vieillissement ?

Comment le vieillissement affecte-il une démarche artistique en vivance ?

Est-ce que cela sera facile ?
Non, jamais ce ne le fut totalement.

Mais est-ce que vieillir l'est ?
Non plus.

À cela je souris.
Et je me dis : « ah bin, c'est peut-être un peu ça, les pratiques de la longévité. »*



Célébration en point d'orgue

Ces mots que je dépose ci-dessous ont émergé suite à la promenade que j'ai effectuée dans la réplique de la grotte Cosquer, lors de mon passage au centre chorégraphique Pôle 164, à Marseille, au printemps 2023.

Je te remercie d'être et d'avoir été là.

Tu te poses ici devant elleux.

Une figure âgée de 43 années.

Le futur derrière et devant toi.

Tu es remplie de doutes, ça c'est clair et limpide comme la mer.

Mais sans cette peur.

Tu es certaine d'une chose, c'est que ton futur est empli de vieillissement. Comme celui de tous·tes. Et mieux encore, ce vieillissement se fera à l'unisson. Ensemble, tel un vaste mouvement sidéral.

Isn't it great ?

Tu vieillis avec moi.

Cela t'apaise d'y penser. Que l'on pulse au même rythme, celui du vieillissement, et ensemble.

Quelle danse.

Et toi, dans ce futur, un tour de magie t'attend.

Tu vas disparaître sous les yeux de toutes et tous.

Tu sens que tu as déjà commencé à transparaître depuis quelques temps.

Dans quelques années, tu disparaîtras dans les eaux.

Toujours en mouvement, tu fouetteras les vagues avec ta queue pour les faire résonner d'ondes.

Tu seras infraliminaire.

Tes ondes sonores qui, peut-être, se rendront à celles et ceux qui savent écouter.

Tes mâchoires, tes dents vont à leur tour se régénérer perpétuellement, tel le carrousel en bas de la Cannebière, vers le Vieux-Port.

À ton tour de t'approprier cette figure du requin. Subliminale, rôdante. Avec des yeux de chouette. Tu navigueras cette mer. À la découverte et recherche de plein de choses inattendues. Tu vas traquer.

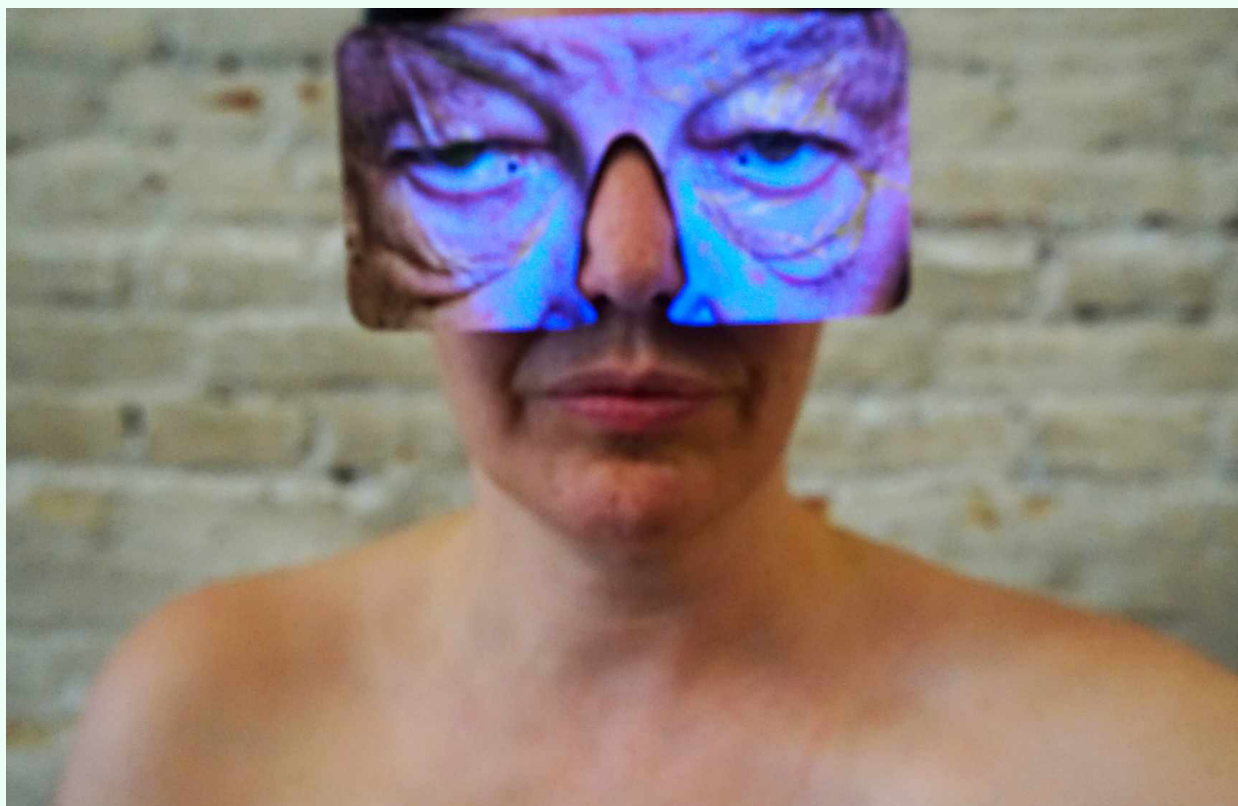
Traquer quoi ?

La danse, par exemple.

Ne serait-ce que pour faire un doigt d'honneur à cette peur. Résister joyeusement avec ta danse, et toute la complexité qui viendra avec.

Ton futur est requin.

Et cela s'annonce tout un festin.



tu vieillis avec moi

Méta-intitulé de cette aventure
avec L'L

Anne
Chercheure en arts vieillissants



ANNEXES



1

Intitulés des périodes de résidence

Maison.1

**Des futurs + un corps + chercher + vieillesse
ou un *Soft Social Club of my Futures*.2**

***Raising Hell* in Ixelles – about aging – le grand âge.3**

Je me sens multiple.4

Dedans le silence.5

Entre chienne et louve.6

***OLD IS THE NEW NEW*.7**

INVOLUTION.8

Étirer le vieillissement.9

Saillances de chair, la discrète dépouille du temps.10

Bouillon de sombritude et fragilité élastique.11

Récapitulatif.12

Hyper pétulance – *pet dance* – ecnalutèp.13

Errances spéculaires et paysage lexical.14

Vieillir fait toujours partie d'un paysage futur.15

**Le vieillissement sont des âges singuliers à danser / *Aging is a peculiar age to
dance with*.16**

Cassettes et diffractions + Les dents (dépouillement) de ma danse.17-18-19

PAYSAGE LEXICAL.20

**Séances de gérontologisme plurielles : horizon vers(+)vertical donne(=)oblique,
et se dévoile(*) en profondeur.21**

Inventaire + Mise en perspective(s).22

La chambre fumée pétillante.23

24.24

2 Les étoilé·e·s

Comment ne pas penser à vous ? Vous qui avez créé un moment de vie et de saillance en cette recherche, par vos présences multiples, vives et généreuses.

Page 6

*Merci **Katya Petrovich** pour ce moment en Creuse à discuter des présences performatives et de l'idée de décolonisation en arts vivants.

Page 11

*Merci **Pierre Boitte** pour ce terme – épaissement – qui donne une profondeur et une importance au temps présent. Cela me réconforte.

Page 12

*Merci **Vinciane Despret** pour cette liberté et permission de jouer avec les notions.

Page 16

*Merci **Marie Béland**, avec toi, la notion de territoire s'est déplacée et démultipliée de sens.

Merci **Cali Kroonen pour cette réflexion sur les âges de la vie que le corps en présence peut offrir.

***Merci **Guillaume Bariou** pour ce terme. Il me renvoie à notre rencontre et discussion à Nantes sur l'importance des surgissements en recherche.

Page 17

*Merci **Olivier Hespel**, à partir de ta précision, ta brillance, je me suis affinée à tes côtés.

Merci **Simone de Beauvoir pour ta vieillesse tout en brillances.

Page 23

*Merci **grand-papa Philippe** d'avoir été sur ma rue de vie.

Merci **Benoît Lesage pour ce terme dans ton *Corps à construire*.

Page 32

*Merci au peuple ancien des **Aymaras** pour cette perception du temps des plus fascinantes.

Page 41

*Merci **Luc Paquier**, cette discussion à Berlin aura fait son chemin.





Merci **Vinciane Despret, encore une fois, pour cette rafraîchissante perception de ce qu'une frontière peut être.

***Merci **Toula Limnaios** pour cette rencontre tout en sensibilité autour des symboles qu'une écriture chorégraphique peut faire jaillir.

Page 46

*Merci **Christine Jordis**, *Automnes* est incontestablement un jalon important de cette recherche.

Page 49

*Merci **Geisha Fontaine** pour cette réflexion autour de la linéarité dans *Les danses du temps*.

Page 50

*Merci **maman**, merci **papa**, juste merci.

Page 58

*Merci **Michèle Febvre** pour cette discussion autour des pertes et accumulations, au Moineau Penché à Montréal.

Page 60

*Merci **Natacha Romanovsky** pour ce terme, ta brillance humaine, ainsi que tous les moments passés en ta compagnie, j'en ressors vieillie.

Page 67

*Merci **M. Nadeau** pour votre technique des années 1980, une grande inspiration tout en sourire.

Page 71

*Merci **Jim Huet** pour cette vive clarification de concept vivant performatif.

Page 75

*Merci **Danièle de Fontenay** et **Francine Gagné** pour ces pétulantes réflexions autour de ce terme tout en vitalité.

Page 77

*Merci **Michèle Braconnier** pour cette résilience et cette radicalité envers la reconnaissance de la recherche en arts vivants.

Page 78

*Merci à **Dubravka Ugreshić** pour cette expression, et cette plongée dans le monde des sorcières avec *Baba Yaga a pondu un œuf*.



Références pour les ouvrages évoqués dans 24

PÉRUCHON Marion, *Création tardive: un élan, une découverte, un dépassement*, Éditions In Press, 2019.

FONTAINE Geisha, *Les danses du temps: recherches sur la notion de temps en danse contemporaine*, Centre national de la danse, 2004.

JORDIS Christine, *Automnes: plus je vieillis, plus que je me sens prête à vivre*, Albin Michel, 2017.

UGREŠIĆ Dubravka, *Baba Yaga a pondu un œuf*, Christian Bourgeois Éditeur, 2021.

LESAGE Benoît, *Un corps à construire*, éditions érès, 2021.

DESPRET Vinciane, *Habiter en oiseau*, Actes Sud, 2019.



Références pour les images dans 24

p.3 :

Image vidéo, *de dos + mur*, résidence 10, La Comédie de Clermont-Ferrand scène nationale, studio de répétition, 2022

p.6 :

Image photo, *calques + dispersion*, résidence 23, Théâtre La montagne magique, studio Grenier, Bruxelles, 2025

Image photo, *talon + dispersion*, résidence 23, Théâtre La montagne magique, studio Grenier, Bruxelles, 2025

Image vidéo, *plis + envers*, résidence 6, Théâtre La montagne magique, studio Grenier Bruxelles 2023

p.10 :

Image vidéo, *montage danse + ongles*, résidence 7, Le Vivat, studio à l'étage de la maison des artistes, Armentières, 2022

p.14 :

Dessin au crayon mine, *Les liftings*, résidence 10, La Comédie de Clermont-Ferrand scène nationale, studio de répétition, 2022

p.16 :

Image photo, *forêt*, résidence 22 – inventaire, L'Atelier, Marcq, 2025

Montage 2 images p.18 :

Image photo, *plis + roches*, résidence 14, île Notre-Dame, Montréal, 2023

Image photo, *feuille diffraction*, résidence 23, Théâtre La montagne magique, studio Grenier, Bruxelles, 2025

p.20 :

Image vidéo, *de dos + plis en âge-kini*, résidence 5, Auditorium de l'Abbaye de Forest, Bruxelles, 2021

p.25 :

Image vidéo, *posture*, résidence 4, Dans les Parages, Marseille, 2021

Image vidéo, *sofa + main*, résidence 5, Auditorium de l'Abbaye de Forest, Bruxelles, 2021

Image vidéo, *hors-champs*, résidence 7, Le Vivat, studio à l'étage de la maison des artistes, Armentières, 2022

Montage 6 images p.28 :

Image photo, *chauve mobile*, résidence 7, Le Vivat, studio à l'étage de la maison des

artistes, Armentières, 2022
 Image vidéo, *chaise fantôme*, résidence 15, Grand L'L, Bruxelles, 2024
 Image photo, *face de papiers*, résidence 7, Le Vivat, studio à l'étage de la maison des
 artistes, Armentières, 2022
 Image vidéo, *face de verre*, résidence 7, Le Vivat, studio à l'étage de la maison des
 artistes, Armentières, 2022
 Image photo, *poème fripé sur brique*, résidence 23, Théâtre La montagne magique, studio
 Grenier, Bruxelles, 2025
 Image photo, *âge-kini + jaune*, résidence 5, Auditorium de l'Abbaye de Forest, Bruxelles,
 2021

p.32 :

Image photo, *ongles et chaussures sports*, résidence 23, Théâtre La montagne magique,
 studio Grenier, Bruxelles, 2025

Montage 2 images **p.35 :**

Image vidéo, *de dos + peau*, résidence 4, Dans les Parages, Marseille, 2021
 Image photo, *mains corail*, résidence 8, Circuit-Est, Studio C, Montréal, 2022

p.37 :

Image vidéo, *pacwoman*, résidence 6, Théâtre La montagne magique, studio Grenier,
 Bruxelles, 2025
 Image vidéo, *monocle + chauve + plis*, résidence 6, Théâtre La montagne magique, studio
 Grenier, Bruxelles, 2025
 Image vidéo, *visage calque + mur*, résidence 10, La Comédie de Clermont-Ferrand scène
 nationale, studio de répétition, 2022

p.39 :

Image photo, *enfant-lumière*, résidence 4, Dans les Parages, Marseille, 2021

Montage 5 images **p.42 :**

Image photo, *ligne de faille*, résidence 13, Usine C, Petite salle, Montréal, 2023
 Image vidéo, *installation verte + rose*, résidence 21, Petit L'L, Bruxelles, 2024
 Image photo, *orgue*, résidence 16, Espace libre, studio NTE, Montréal, 2024
 Image photo, *installation vidéo + lumière noire*, résidence 13, Usine C, Petite salle,
 Montréal, 2023
 Image vidéo, *envers mauve*, résidence 7, Le Vivat, studio à l'étage de la maison des
 artistes, Armentières, 2022

p.45 :

Image vidéo, *enregistreurs + peau*, résidence 15, Nouveau Studio Théâtre, Nantes, 2024

Montage 5 images **p.47 :**

Image vidéo, *assise + triangle*, résidence 4, Dans les Parages, Marseille, 2021

Image photo, *empilade cassettes*, résidence 21, Petit L'L, Bruxelles, 2024
Image vidéo, *sol jaune*, résidence 4, Dans les Parages, Marseille, 2021
Image photo, *ombre cassette*, résidence 21, Petit L'L, Bruxelles, 2024
Image photo, *old is a new new + diffraction*, résidence 17, Grand L'L, Bruxelles, 2024

p.50 :

Image photo, *papa + maman*, entre résidence 5 et 6, maison d'enfance, Montréal

p.53 :

Image photo, installation lumière noire + *paysage lexical*, résidence 15, Grand L'L, Bruxelles, 2024

Montage 2 images **p.55 :**

Image photo, *spectrer*, résidence 7, Le Vivat, dans la maison des artistes, Armentières
2022

Image photo, *main diffractée*, résidence 23, Théâtre La montagne magique, studio Grenier, Bruxelles, 2025

Montage 2 images **p.57 :**

Image photo, *triangles*, résidence 4, Dans les Parages, Marseille, 2021
Image photo, *main + craies + diffraction*, résidence 17, Grand L'L, Bruxelles, 2024

Montage 4 images **p.59 :**

Image photo, *paume verte*, résidence 14, île Notre-Dame, Montréal, 2023
Image photo, *plis + main + mauve*, résidence 7, Le Vivat, studio à l'étage de la maison des artistes, Armentières, 2022
Image photo, *portrait*, résidence 7, Le Vivat, studio à l'étage de la maison des artistes, Armentières, 2022
Image photo, *lignes de main*, résidence 1, mon salon, Vieux-Montréal, 2021

p.61 :

Image photo, *montage boule vidéo*, résidence 17, Grand L'L, Bruxelles, 2024

Montage 6 images **p.63-64 :**

Image vidéo, *face de calque*, résidence 9, Halle Tanzbühne, studio, Berlin, 2022
Image vidéo, *rectangles + lumière naturelle*, résidence 13, l'Oiseau-Mouche, studio grenier, Roubaix, 2023
Image photo, *installation lumière noire + pacwoman remix + calques*, résidence 16, Espace libre, studio NTE, Montréal, 2024
Image photo, *chouette + lumière noire*, résidence 23, Théâtre La montagne magique, studio Grenier, Bruxelles, 2025
Image vidéo, *trompe l'oeil*, résidence 10, La Comédie de Clermont-Ferrand scène nationale, studio de répétition, 2022
Image photo, *installation vidéo + lumière noire*, résidence 13, Usine C, Petite salle, Montréal, 2023

Montage 3 images **p.67 :**

Image photo, *chapeau + âge-kini*, résidence 5, Auditorium de l'Abbaye de Forest,
Bruxelles

Image photo, *fenêtre + calques*, résidence 21, Petit L'L, Bruxelles, 2024

Image vidéo, *pamplemousse*, résidence 3, studio du 4ième, Usine C, Montréal, 2021

p.73 :

Image photos, *ongles + peau*, résidence 23, Théâtre La montagne magique, studio
Grenier, Bruxelles, 2025

Image photo, *œuf-papier*, résidence 23, Théâtre La montagne magique, studio Grenier,
Bruxelles, 2025

p.75 :

Image vidéo, *coucou*, résidence 3, studio du 4ème, Usine C, Montréal, 2021

p.77 :

Image photo, *feuille diffraction*, résidence 17, Grand L'L, Bruxelles, 2024,

p.78 :

Image photo, *Louis Ziegler et son jardin*, résidence 10, La maison de Boussan, 2022

p.80 :

Image photo, *vieux anne*, résidence 23, Théâtre La montagne magique, studio Grenier,
Bruxelles, 2025

p.81 :

Image vidéo, *balancement*, résidence 9, Halle Tanzbühne, studio, Berlin, 2022

p.82-83 :

Image photo, *fragment main + fleur + sol*, résidence 7, Le Vivat, à l'extérieur de la maison
des artistes, Armentières, 2022

Image photo, *fragment main + fleur + sol*, résidence 7, Le Vivat, à l'extérieur de la maison
des artistes, Armentières, 2022

p.84 :

Image photo, *empilade + calques + papiers*, résidence 21, Petit L'L, Bruxelles, 2024

p.85 :

Image photo, *figure du requin + formol*, résidence 9, Musée d'histoire naturelle de Berlin,
2022

